44e Année — Le Numéro : 0.50 c. — N° 2272



Belgique. — Réception a l'hotel de ville des survivants des combattants de 1830.

Objectifs Cooke, *superiorité universelle démontrée*
BALBRECK, opticien, 137, rue de Vaugirard, Paris.

VEILLEUSES FRANÇAISES. JEUNET, inventeur.
Fabrique à la Gare. EN VENTE PARTOUT.

POUR MAIGRIR Thyroïdine Bouty
NOTICE FRANCO
Laboratoire: 1, R. Châteaudun, Paris.

ASTHME CATARRHE, Oppression. Effet immédiat. 30 ans de succès. Exiger le vrai *E. Fruneau*
PAPIER FRUNEAU 1re Phie E. Fruneau, Nantes. Exig. la Signature.

ORGUES *Grand Prix 1900*
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO
Rue Lafayette, 81, PARIS. **D'ALEXANDRE**

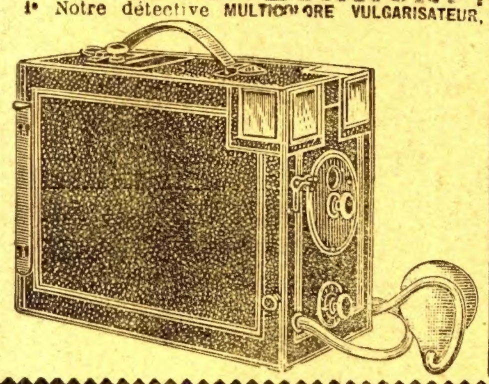




PARLER AUX YEUX

J'étais là, telle chose m'advint, vous y croirez être vous-même (LA FONTAINE). Depuis le fabuliste, dans toutes les classes, à tous les échelons de notre société moderne et surtout dans nos écoles, la parole de La Fontaine s'est révélée dans toute sa force. ***Le Conseil supérieur de l'instruction publique*** a définitivement pris comme devise : **Parler aux Yeux.** C'est aussi la nôtre. Notre tâche à nous, qui avons entrepris la divulgation de l'art photographique, se trouve donc consacrée par ceux à qui est confiée l'instruction des générations nouvelles. Nous ne pouvions être satisfaits par la photographie telle qu'elle s'était faite jusqu'à ce jour. En noir elle est sans vie, sans caractère. Il fallait trouver. Aujourd'hui triomphants, nous crions à tous les échos : ***Eurêka ! Eurêka !*** et que ce cri retentisse jusqu'au fond des continents lointains. Nous apportons à tous le véritable appareil photographique : LE MULTICOLORE VULGARISATEUR faisant le noir et la couleur. Cet immense progrès est vrai, bien vrai. **Quel prodige!!!** Un humble chercheur a su dérober à la nature ses couleurs dont elle avait gardé le secret jusqu'ici. ***L'Académie des Sciences*** a consacré notre procédé dans sa séance du 20 juin. Le *Temps*, le *Figaro*, les *Annales*, etc., etc., ont consacré des études élogieuses à notre appareil que pour le bien de tous nous devons divulguer et mettre à la portée du grand public. **NOUS DONNONS :**

1° Notre détective MULTICOLORE VULGARISATEUR,



médaillé à l'Exposition Universelle 1900, permettant, outre la photographie ordinaire en noir, la **Photographie des couleurs.**

C'est un 9 × 12 pour la pose et l'instantané contenant 12 plaques. *Cet Appareil robuste et très soigné est de tout premier ordre.*

Son objectif achromatique extra-rapide, de tout premier choix, très lumineux et très profond de foyer, permet tous travaux à partir de 2 mètres jusqu'à l'infini. L'obturateur toujours armé et à vitesse réglable permet, au moyen d'un dispositif spécial, aussi bien l'instantané que les longues poses.

Son système d'escamotage indique le nombre de plaques posées au moment de leur changement. Il possède deux viseurs clairs placés à l'avant de la chambre, deux écrous au pas du congrès; il fonctionne à la main et à la poire. **De plus, l'avant de l'Appareil est muni d'une rondelle porte-écran muni de ses trois écrans permettant de photographier la couleur.**

C'est une merveille de précision que l'on chercherait vainement dans le commerce pour 300 fr.

En plus : pour **Photographier les couleurs** *et permettant d'obtenir un nombre illimité d'exemplaires de photographies des couleurs sur papier sans débourser un centime :*

3 Boîtes Plaques spéciales « *Les Multicolores* ». — 3 Pochettes de Papier de couleur. — 1 Pochette de Papier transport. — 6 Feuilles papier Joseph. — 3 Plaques support. — 1 Toile caoutchoutée — 1 Raclette — 1 Pied. — 1 flacon Alcool. — 1 flacon Benzine — 1 flacon Encaustique — 100 grammes Gélatine. — 1 flacon de Bichromate. — 1 Traité pratique de la Photographie des couleurs

Tout cela pour le prix à forfait de fr. **146**, payable **8 fr. par Mois — 17 Mois de Crédit!!!**

Enfin, comme **PRIMES** et pour **RIEN** (cadeaux uniques au monde), tout ce qui est nécessaire pour la photographie en noir :

1° 1 Boîte de 12 plaques. — 1 Pochette de 12 feuilles de papier sensible. — 3 Cuvettes. — 1 Châssis-Presse. — 1 Lanterne de laboratoire avec verre vert et verre rouge. — 1 Cuve de lavage. — 1 Egouttoir. — 1 Tube de révélateur concentré pour développer les clichés. — 1 Flacon de viro-fixateur pour fixer le papier. — 1 Paquet d'hyposulfite pour fixer les plaques.

2° 1 Sacoche élégante et solide en toile garnie de molleton à l'intérieur, munie de boucles et lanières. l'appareil sera ainsi maintenu à l'état de neuf pendant de longues années Plus un Traité pratique de la Photographie en noir.

Les deux Traités pratiques indiquent en termes clairs et précis le maniement de l'appareil, ainsi que toutes les dispositions, mesures et précautions à prendre pour faire de la belle et bonne photographie, en noir ou en couleurs, sans l'aide de personne.

« Désormais, il ne tiendra plus qu'à vous, cher lecteur, à vous aussi plus chère lectrice, d'avoir *at home* votre musée multicolore — composé et signé (pour copie conforme) par vous-même.

« Jalousement monopolisée hier encore par une élite d'initiés, la photographie des couleurs entre aujourd'hui dans le domaine public.

Emile GAUTIER »
Le Figaro, 19 avril 1900.

Ces conditions de vente sont impossibles à refuser, l'appareil complet et les primes gratuites sont fournis immédiatement et on ne paie que 10 fr. après réception de l'appareil et 8 fr. ensuite au commencement de chaque mois, jusqu'à complète libération du prix total de 146 FRANCS.

L'emballage est **GRATUIT** et l'envoi est **FRANCO** Les quittances sont présentées par la poste, **SANS FRAIS** pour l'acheteur.

VENDUS EN CONFIANCE l'appareil et les primes sont **GARANTIS** tels qu'ils sont annoncés ; ils peuvent être rendus dans les trois jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

Transformation de tous les appareils existants.

Délai de livraison : 12 jours.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à M. D'ALBY, à Paris, l'appareil LE MULTICOLORE VULGARISATEUR, *avec les primes gratuites, comme il est détaillé ci-dessus aux conditions énoncées, c'est-à-dire* **10 fr.** *après réception de l'Appareil et des Primes et paiements mensuels de* fr. *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **146** *francs. prix total.*

Fait à .... *le* *190*
Nom et Prénoms ....
Profession ou qualité (1) ....
Domicile ....
Département ....

(1) Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité — SIGNATURE

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.) — M

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

M. **D'ALBY**, 9, Bd Rochechouart, PARIS

TROUSSE INDISPENSABLE

à TOUS, en *Voyage*, à la *Campagne*, à la *Ville*, etc.



COMPOSITION :

1 Etui en cuir très solide avec poche et assortiment de clous.
1 Tenaille polie.
1 Manche américain contenant 10 outils
1 Tourne-vis.
1 Pince ronde.
1 Pince plate coupante universelle.
1 Mètre buis.
1 Scie.
1 Lime.
1 Marteau.
1 Lime tiers point.
2 Vrilles en acier.

Prix : **25** fr.
Le tout de 1re qualité et garanti.

F. GUITEL, 308, Rue St-Martin, Paris. Franco en gare dans toute la France.

LUXURIANCE DES SEINS

Développés, Reconstitués,
Embellis, Raffermis *en deux mois* par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaisantes pr la Santé. Réputation Universelle
(Marque Déposée)
Flacon avec Notice : France, 5f35 fco.
J. RATIE, (Phen de 1re Cl.), 5, Passge Verdeau (Faubourg Montmartre) Paris, et Phies. Etranger 6f35
Dépôts : Bruxelles : Phcie Saint-Michel; Genève : P. Do. & F. CARTIER ; Buenos-Aires : C. PERRET, calle Cuyo, 645-647.

GRESHAM

établi en 1854, R. de Provence, 30 à Paris, *dans ses immeubles*.
ASSURANCES sur la VIE et RENTES
TARIFS, PARTICIPATION, etc., défiant toute concurrence.
DOTATIONS D'ENFANTS
Prospectus et Renseignements gratis et franco.



SI VOS CHEVEUX TOMBENT
faites usage du merveilleux PÉTROLE HAHN
Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.
PARIS, L. FÉRET, 37 Fg Poissonnière
LYON, VIBERT, Concessionnaire Général

L'EXTRAIT DE VIANDE Liebig

dont l'emploi est aujourd'hui reconnu INDISPENSABLE dans toute BONNE CUISINE

SERT A PRÉPARER ET A AMÉLIORER LES

POTAGES · SAUCES · RAGOÛTS · LÉGUMES &a &a.

Seule Parfumerie à Cannes *fabriquant les matières premières et faisant le flaconnage à l'instar de Paris.*

QUINTESSENCE MONDAINE VIOLETTE — E. BRUN & BARBIER, CANNES, GRASSE

EN VENTE :
CHEZ LES PRINCIPAUX Mds DE PARFUMERIE
MAGASIN DE DÉTAIL : 66, Chaussée d'Antin, PARIS

PNEUMATIQUE MICHELIN

MALADIES DES FEMMES

Demandez la Notice explicative à MM. **Henri DENIS & Cie** à BAISIEUX (Nord). Un docteur répond *gratuitement* et avec DISCRÉTION à toutes les demandes concernant la maladie

MAGGI

Siège Social: 8, Pl. de l'Opéra. — *Usines:* Boul. Arago.

Potages-déjeuner. — *Un excellent Déjeuner. Vanille, Kola, Anis, Cordon bleu.* — **5c**
Potages à la minute. — *Deux bons Potages. Julienne, St-Germain, Tap. Julienne, etc.* — **10c**
Tubes de Bouillon et Consommé. *Deux Bouillons exquis....* — **15c**; *Deux succul. Consommés.* — **20c**
Le Maggi pour corser et allonger Potages, Bouillons et Sauces, en flacons dep. — **25c**

DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES

Le Moteur Loyal. 204, Rue St Maur, Paris.

A TOUS VOS REPAS BUVEZ L'
EAU MATTONI
(Giesshübler). — **La Reine des Eaux de Table.**
Se trouve dans tous les Hôtels, bons Restaurants et Mds d'Eaux Minles.

POMMADE MOULIN

Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes.* Fait repousser les **Cheveux** et les **Cils**, 2f30 le Pot *franco* **Phie Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

GRAND PRIX
Exposition Univ. 1900
La plus Haute Récompense

Demandez **UN DUBONNET**

APÉRITIF
VIN TONIQUE
au Quinquina

COMPAGNIE DE
CHEMINS DE FER DÉPARTEMENTAUX

Société anonyme au capital de 30,000,000 fr.
SIÈGE SOCIAL, 5, RUE LOUIS-LE-GRAND, PARIS

AVIS AUX ACTIONNAIRES

Le Conseil d'Administration, dans sa séance du 15 septembre, a décidé qu'en vertu de l'autorisation donnée par l'article 47 des statuts, il serait distribué, à valoir sur les bénéfices de l'exercice courant, 7 fr. nets par action.

Le payement s'effectuera, à partir du 15 octobre prochain, contre la remise du coupon n° 23 pour les titres au porteur.

A PARIS :

Au CRÉDIT FONCIER DE FRANCE.
Au CRÉDIT LYONNAIS.
A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 56, rue de Provence.
A la BANQUE PARISIENNE.

En Province : dans les succursales de ces établissements.

Les Hernieux peut demander gratis la brochure sur la contention de la hernie, sans aucune gêne, par le **BANDAGE BARRÈRE** le seul élastique sans ressort, fixe, imperceptible, pouvant se porter nuit et jour, adopté pour l'armée. M. BARRÈRE, 3, Bd du Palais, Paris



GUIDES PRATIQUES CONTY
12, RUE AUBER, 12

L'EXPOSITION

(Un volume in-18 de 116 pages, 3 plans)

GUIDE PRATIQUE DE L'EXPOSITION DE 1900

Tiré sur papier de luxe, et illustré de nombreuses photogravures.

Prix : **UN FRANC**

EDITION ANGLAISE : **1** s/

Envoi contre mandats, bons ou timbres-poste

LOUVRE DENTAIRE SOINS et POSE de DENTS *sans souffrir, sans endormir,* PAR LE **SOPORAL** tout est garanti *sur Facture.* 20 CABINETS PRIVÉS ANTISEPTIQUES, ÉLECTRIQUES, tenus par des Docteurs et Chirurgiens-Dentistes de Paris et d'Amérique. — ÉTABLISSEMENT MODÈLE. **UNIQUE au MONDE** 73, Rue de Rivoli et 8, Rue du Pont-Neuf.

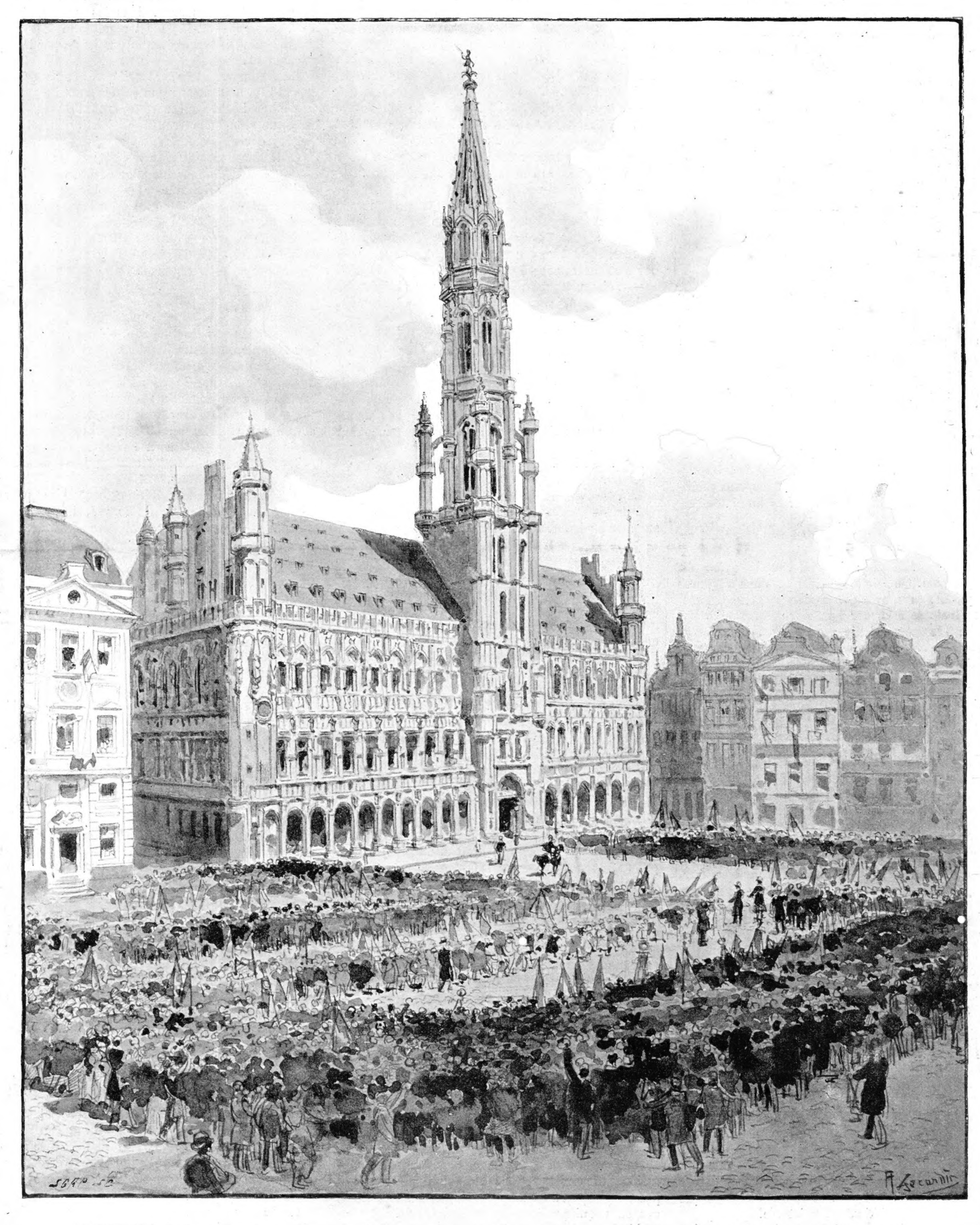
LE MONDE ILLUSTRÉ
JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr. relié et doré sur tranche.
ÉTRANGER (Union postale) : Un an, 27 fr.: — Six mois, 14 fr.; — Trois mois, 7 fr. 50.

44e Année — N° 2272 — 13 Octobre 1900

Directeur : M. ÉDOUARD DESFOSSÉS

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.



BRUXELLES. — LA RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE DU PRINCE ALBERT ET DE LA PRINCESSE ELISABETH. — (Dessin de M. GÉRARDIN.)

CHRONIQUE

Le Président de la République (M. Emile Loubet), me fit appeler mardi dernier à l'Elysée, et me tint ce langage :

— Vous êtes chroniqueur, cher Maître. Comme journaliste, vous devez savoir tout.

— Tout, c'est beaucoup, répondis-je modestement, après avoir serré sa main loyale.

— Pouvez-vous me dire, reprit-il, pourquoi les femmes se remettent à aimer le vin, et pourquoi elles n'ont jamais faim à dîner ?

Je crus d'abord qu'il avait trouvé un mot, et qu'il briguait l'honneur de le faire publier dans le *Monde Illustré*.

— Je ne devine pas, fis-je. Allez-y.

En moi-même je pensais qu'il aurait pu me l'écrire et ne pas me déranger de mes travaux, qui importent tant à la gloire de mon pays.

— Non, non ! répliqua-t-il. C'est sérieux. Je m'occupe aussi des problèmes économiques et sociaux.

— Alors, si c'est sérieux, vous ne pouviez mieux tomber. Je ne vous cacherai pas plus longtemps que je fréquente chez les gens les plus distingués, et que la noblesse, la vieille noblesse de France n'a guère de secrets pour moi.

Les femmes reviennent au vin parce que les hommes boivent de l'eau et de la bière. Et ce n'est pas seulement par un effet de l'esprit de contradiction qui est un de leurs principaux charmes : elles estiment que leurs salles à manger prenaient des airs de réfectoires d'infirmerie, et que, par exemple, mettre de l'eau de Contrexéville devant le couvert d'un vieux général constitue une sorte de violation du secret professionnel qui confine à la diffamation.

Dans un ordre plus intime, à ce que m'a confié la duchesse de... (je vous demanderai de taire son nom), les femmes ont remarqué que les eaux minérales rendent leurs maris plus... moins... diable, c'est délicat à formuler...

— Ne formulez pas, dit-il. J'ai compris. C'est un de mes graves soucis. La France se dépopule !... Qu'avez-vous ? Je dis : dépopule, parce qu'on dit dépopulation. Quoi de plus naturel ? Vous n'ignorez pas que Leygues, avec Son Eminence grise Gréard, est en train de réformer l'orthographe. De l'orthographe à la langue il n'y a qu'un pas. La réforme de l'orthographe est peu intéressante : Personne ne sait l'orthographe et les gens peu lettrés ne pourront pas s'apercevoir qu'ils écrivent bien en écrivant mal. Mais celle de la langue, c'est autre chose. Moi, maintenant, partout où je le puis, je fourre mon petit nez aux logismes. Logisme vient de *logos*, un mot grec qui se traduit par : discours.

(Je le savais, mais je n'en eus pas l'air.)

— Maintenant que ce premier point est élucidé, reprit-il, passons au second. En dehors des femmes de fonctionnaires, qui ont un excellent appétit, et qui même, souvent, emportent des petits-fours dans leurs poches, les femmes ne mangent plus, et je ne me l'explique pas.

— Ah ! mon cher Président, on voit bien que, pris par vos graves occupations sans doute, vous fréquentez peu chez les femmes du monde ! Vous constateriez que les jolies madames, et même les laides, se gavent, entre cinq et sept, des choses les plus indigestes.

Vous ne savez pas tout ce qu'on peut mettre dans un sandwich, pourvu que ce ne soit pas du jambon ou de la langue, nourritures saines et démodées. Salade, poisson fumé, moutarde, caviar, homard, crudités, acides, sous le couvert d'une honnête tranche de pain, passent en fraude dans ces charmantes bouches, à la barbe du douanier, c'est-à-dire du médecin.

On essaye alors de digérer en s'ingurgitant de nombreuses tasses d'eau chaude que l'on colore au moyen d'une plante médicinale qui lui donne un goût fadasse. On peut même la rendre plus fade encore en n'y mettant pas de sucre; c'est chic chez les autres et économique chez soi. Cette mixture s'appelle thé ou camomille, et on en boit parce que c'est une mode qui vient d'Angleterre.

La femme qui en a goûté six fois par semaine dans le monde se venge à son tour, et force ses amies à venir en prendre chez elle le septième jour. C'est la loi de *Lunch* dans toute sa rigueur, avec le tempérament qu'y apporte une nation civilisée.

Ces réunions ont deux objets principaux : débiner sa prochaine, et se créer un alibi, l'utile et l'agréable.

Comment voulez-vous que, bourrées de tartines et rassasiées de potins, les pauvres créatures aient encore la force de prendre part à un repas sérieux, une heure plus tard ?

— Comme vous êtes savant ! me dit M. Loubet. Je suis parfaitement édifié. Mais pourquoi ne sapez-vous pas ces abus dans votre journal?

Je remarquai avec surprise qu'il n'avait pas dit : votre *estimable* journal. Ça tombe mal souvent, mais c'est l'usage.

— Pourquoi? répliquai-je. C'est bien simple : je ne veux pas que mes charmantes lectrices sachent que je dévoile ainsi leurs faiblesses. D'abord, je n'aime pas contrarier les femmes, et enfin, pour être véridique, je m'en tamponne le coquillard.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous parliez tout à l'heure de réformer la langue : nous y revenons. C'est une façon moderne et élégante tout à la fois de dire : je m'en bats l'œil, expression dont le respect m'empêche de me servir devant l'élu d'une grande nation. C'est de l'argot.

— Vous m'étonnez. J'ai travaillé avec le ministre de la justice, et je croyais connaître tous les argots... Or, j'ignore...

— L'argot des salons, mon cher Président. Il existe, tout comme celui du bagne. Tenez, j'ai justement sur moi une conversation sténographiée au cours d'une soirée exquise chez la comtesse de Faillevaux-Clocquety. La scène se passe entre une délicieuse jeune fille et un jeune homme des plus select ; tous deux viennent de s'asseoir mollement sur un canapé.

Elle. — Dis donc, Guy, quand est-ce qu'on se tire ?

Lui. — Tu te fais vieille ?

Elle. — Tu parles ! Voilà deux heures que je pèse sur mes péniches. Je suis télescopée.

Lui. — Qui est ce petit rouquin qui t'as errée tout le temps ?

Elle. — Un type assez juteux. Il aspire à mon alliance. Quelque braise. Il me rasait, mais je lui faisais ma bouche en cœur, à cause d'Henriette, qui mouffetait dans son coin, et qui riboulait des yeux en fixant nos grâces.

Lui. — Ah ! ah ! l'amateur ! Eh ! bien, tu sais, la première fois qu'il te reparle, il va prendre quelque chose pour son rhume !

Elle. — Non ? Toi aussi ?

Lui. — Tiens ! on a son petit battant dans sa cloche, tout comme un autre. Toc ! Toc ! A moi la rude franchise du vieux marin : je te gobe.

Elle. — Non ! C'est gonflant ! Mon cousin qui se présente et qui colle son affiche ! Mais regarde donc si mon œil est mauve !... Après tout, tu n'es pas plus gourde qu'un autre... amasse une galette, on pourra causer. Ah ! voilà mes auteurs qui décollent, on va se pieuter. Mène-moi au buffet, je m'appuierais bien un verre de champagne.

— Horreur ! interrompit Monsieur Loubet. Mais alors, notre belle langue française, que devient-elle ?

— Ne craignez rien, mon cher Président. Il y a encore heureusement des étrangers qui la parlent.

Cinq minutes après, Crozier, le bicorne à la main, et dans l'attitude d'un profond respect, m'ouvrait la portière de ma voiture de maître, et sept secondes plus tard, je me plongeais dans l'étude d'un rébus.

* * *

La mode, en effet, est aux rébus et aux devinettes. Je ne parle pas ici des rébus que nous posent les Chinois, et dont on n'a pas trouvé la solution. Mon Directeur m'a vainement offert dix mille francs par mois pour faire la politique dans ce journal. Mais j'ai en horreur cette dixième muse qui a fini par empoisonner toutes ses sœurs.

Un petit journal amusant, (pour éviter toute confusion, j'aime mieux dire tout de suite qu'il ne s'agit pas du *Temps*), a inauguré récemment une série de concours qui passionnent le Tout-Paris. Cet estimable journal (vous voyez, je le dis, moi), s'est fait un raisonnement admirable : J'aurai, a-t-il pensé, une clientèle première assurée : tous les ronds de cuir de l'Administration, soit 200,000 hommes pour Paris seulement, pauvres gens dont l'Etat ne s'occupe plus dès qu'il les a nommés, et que personne n'a jamais songé à distraire pendant les deux longues heures qu'ils passent presque journellement à leur bureau.

Mais le succès a dépassé son attente, et, non content de ravir le sommeil du jour aux employés de l'Etat, le concours de devinettes s'est répandu dans les trains, dans les rues, dans les salons, si bien que, dernièrement, il en est résulté un fait assez grave, immédiatement étouffé, d'ailleurs, par le Gouvernement.

Chez l'ambassadeur, naturellement étranger, d'un grand Etat de l'Europe que je désignerai trop clairement en disant qu'il se trouve entre l'Océan Glacial Arctique et la Méditerranée, on jouait naguère aux petits papiers.

Cette question, entre autres, fut posée :

« Il existe, non loin de la Seine, un endroit où sont réunis une quarantaine d'ânes plus ou moins savants, qui tournent toujours dans le même cercle. Comment s'appelle cet établissement ? »

Comme c'est mon devoir absolu de renseigner mes lecteurs, je suis obligé d'avouer qu'un petit papier portait cette réponse :

L'Académie Française.

L'ambassadrice, extrêmement vexée, car c'était elle qui avait posé la question, s'empressa de rectifier l'erreur, en assurant qu'elle n'avait voulu parler que du manège d'ânes vivants d'une quelconque rue de Caire de l'Exposition. Mais le coup était porté, et un froid glacial accueillit ses protestations.

Un de nos ministres, qui assistait à cette soirée, et qui est candidat au 39e fauteuil, en ce moment vacant, fit immédiatement fermer le manège pour éviter des complications internationales, et demanda le silence aux journaux.

Cette innocente plaisanterie est cependant parvenue aux oreilles de nos Immortels, si peu longues qu'elles soient, et le pauvre ministre s'insinuera difficilement sous la coupole sacrée. Il n'arrivera pas « dans un fauteuil » comme on dit en langage de turf.

* * *

Revenons aussi de l'Institut, et passons par les Tuileries, où récemment vingt-deux mille personnes de province, d'âges variés, mais de sexe uniforme, parmi lesquelles on comptait plusieurs maires, ont banqueté sur une vaste échelle, ou, ce qui est plus exact, sous d'immenses tentes, dont la carcasse même a maintenant disparu.

Tout le monde a lu dans les journaux la description des préparatifs et le compte rendu du repas. Mais des détails bien intéressants sont forcément restés dans l'ombre.

Une petite notice, que je recommande aux bibliophiles, une petite notice de Restaurateur-Entrepreneur de cette « noce de Ganaches » (allons ! bon ! encore une coquille ! Lisez : Gamache, s. v. p.), nous fait voir quel soin minutieux a présidé à l'organisation des agapes. Ainsi : le nombre de tranches de viande par convive, limité. Le nombre de bouteilles, illimité. Des eaux minérales, l'eau de Seine étant spécialement réservée aux Parisiens. Un mot du cœur pour les humbles : *les fromages seront grattés.* Tout est prévu. Comme pour les Pères Conscrits de la Rome antique, des cuvettes pour les Maires Inscrits de la France moderne.

Lisez toujours ce classement peu banal :

Cuisine rouge, cuisine verte, cuisine blanche, cuisine jaune, etc.

Vous croyez, à première vue, qu'il s'agit d'équipes variées de marmitons dans des costumes moyenâge? Erreur. Le *Monde Illustré* m'ayant alloué des fonds secrets, j'ai corrompu un maître d'hôtel qui m'a remis ce papier, couvert de l'écriture même du Président du Conseil. Et puis vous verrez qu'on dira encore que le gouvernement ne s'occupe pas des affaires du pays!

1. *Cuisine rouge.* — Homards, tomates, vin de Bourgogne. — MAIRES RADICAUX.

2. *Cuisine verte.* — Epinards, chicorée, cresson, liqueur de menthe. — MAIRES MALADES.

3. *Cuisine blanche.* — Œufs à la neige, poulet au blanc, vin de la Tour blanche. — VIEUX MAIRES LÉGITIMISTES.

3. *Cuisine noire.* — Truffes, bœuf à la mode, stout. — MAIRES ANARCHISTES.

5. *Cuisine jaune.* — Omelette, pommes de terre au beurre, chartreuse. Comme pain, des cornes. — MAIRES MARIÉS.

On avait pensé d'abord à un classement par département, où les opinions seraient amalgamées. M. Lépine a jugé cette précaution inutile, tous les convives devant être, selon lui, franchement républicains à la fin du repas. L'événement lui a donné raison.

Plusieurs des invités demandèrent l'autorisation d'amener leurs enfants, avec des bouquets destinés à amadouer le protocole. L'un d'eux, la veille, envoya même à la Présidence une supplique en vers, assez touchante, ma foi, et qui commençait ainsi :

Laissez les enfants à leurs maires
Laissez les roses à Crozier...

On leur a fait comprendre que le civisme, dans les circonstances solennelles, était incompatible avec l'amour de la famille, que d'ailleurs ils pourraient boire, en dedans, à toutes les santés qui les intéresseraient, pourvu que ce fût en portant un toast au gouvernement établi.

Je me rappelle que, le banquet terminé, je suivis une paire de maires qui se tenaient très serrés l'un contre l'autre, et pour cause, donnant un nouvel et bien instructif exemple de la force par l'union : ceux-là devaient tenir du ciel une nombreuse postérité.

Le plus solide des deux disait : je vas faire un cadeau à ma belle-mère.

— T'emballe pas, mon vieux, c'est pas une raison...

— Si, que je te dis. J'y donne vingt tickets de tramways!

Je crus d'abord qu'il avait perdu toute conscience des choses humaines. Mais il ajouta, avec un sourire dénué de perles, sinon d'astuce :

— Il y a encore eu deux tamponnements aujourd'hui.

Je reconnus ainsi qu'il ne faut pas juger à la légère, et que les libations lui avaient laissé une lucidité parfaite.

J'avoue, pour parler sérieusement, que je trouve exagérées les récriminations du public écrasé par les tramways, ou plutôt de celui qui n'est pas écrasé, ce qui est encore plus injuste. Tel Esope, je vais me faire comprendre par un apologue :

Quand vous avez dans votre buffet vingt-quatre verres à sirop, (cela indique d'abord que vous jouissez d'une belle fortune et que vous avez le goût de la réception, mais ce n'est pas là que j'en veux venir), quand vous avez, dis-je, dans votre buffet vingt-quatre verres à sirop, (c'est une supposition, bien entendu), votre domestique peut vous en casser beaucoup plus que si vous n'en avez que six. De même, vingt tramways écrasent plus que dix, et cent plus que cinquante. Il en serait autrement que vous réclameriez. En plus, vous faites exprès de construire des voies ferrées dont ces malheureuses voitures ne peuvent pas s'écarter ; comment voulez-vous, si elles se rencontrent, qu'elles ne se heurtent pas? C'est une exigence ridicule. Vous admettez très bien que les trains de grandes lignes se télescopent et vous refusez à l'enfant ce que vous permettez au père. Toujours le favoritisme.

Il faut pourtant voir les choses comme elles sont : Le piéton ne veut plus être écrasé quand il est à pied. Soit. On se fatigue de tout, évidemment. Il monte en express, on l'écrabouille encore, il se plaint. Il prend un moyen terme, le tramway, on le retire en bouillie : il grogne toujours.

Quoi, alors? Où veut-il être massacré? Qu'il le dise! Est-ce qu'il se figure que quand on aura trouvé les ballons dirigeables, il échappera à sa destinée, qui est d'être réduit en poussière : *Pulvis es et in pulverem reverteris* : ce n'est pas moi qui le lui fais dire!

PHILIPPE MAQUET.

VARIÉTÉ

Monsieur de K...

On ne lit plus guère, je pense, les ouvrages de Mlle Lenormand : ce sont là des livres qui ne se rencontrent que sur le grenier de quelques très vieilles maisons de province et, de fait, ils sont fastidieux : écrits dans ce style tout de pompe et de sensiblerie factice, déjà suranné à l'époque où l'employait la célèbre cartomancienne, ils forment un ramassis de racontars sans référence sérieuse, de petites anecdotes pillées çà et là, et de nombreuses réclames personnelles destinées à faire valoir l'auteur et à la poser en devineresse d'une infaillibilité à rendre des points à Nostradamus.

Et pourtant, ce fatras ne contient-il point une part de vérité? n'a-t-on point tort de dédaigner les écrits de cette prophétesse qui a été en relations avec toute la société de son temps et devant qui ont comparu, tremblants et anxieux, bien des hommes et nombre de femmes qui ne croyaient plus à rien... qu'aux sorcières.

Il me semble que lorsqu'on est désireux de connaître son avenir on n'est point sobre de révélations sur son passé, et voilà qui ferait croire que Mlle Lenormand a reçu bien des confidences et que, peut-être, en lisant entre les lignes, on pourrait en retrouver trace dans ses ouvrages. Il est certain, par exemple, que l'Impératrice Joséphine qui était sa meilleure et sa plus illustre cliente a dû *tout lui dire*, et si le secret professionnel a fermé la bouche de la fameuse pythonisse, tant que vécut la souveraine, il est bien possible, tout de même, qu'elle ait éprouvé quelque démangeaison de parler lorsque la pauvre créole fut morte.

Toujours est-il que, dans les notes des *Mémoires secrets sur l'Impératrice* que publia en 1827 Mlle Lenormand, se trouve une curieuse aventure qui n'est peut-être pas tout à fait fausse. Je voudrais, tout en l'abrégeant, lui conserver le caractère solennel particulier aux écrits de la prophétesse : c'est une façon d'écrire qui rappelle celle qu'avait de s'exprimer le colonel Fougas, d'héroïque mémoire.

Donc, l'ardente et belle Joséphine de la Pagerie, originaire, comme on sait, de la Martinique, venait d'atteindre à peine ses treize ans, quand « son âme jusqu'alors insensible s'ouvrit aux premières émotions de la jeunesse, au sentiment le plus noble de la nature. Hélas! Elle ignorait encore qu'une pente naturelle et invincible nous reporte et nous entraîne vers les êtres qui deviennent les arbitres souverains de nos destinées. Tout en se représentant dans ses rêveries solitaires un modèle idéal de toutes les perfections, l'image de William de K..... vint de bonne heure occuper sa pensée : elle trouvait en lui le voisin le plus obligeant et l'ami le plus aimable. Ce qu'elle regardait comme une chimère devait produire sur elle d'autant plus d'impression que, manquant de mesure et de tact, sa vivacité inquiète trouvait même quelque chose de satisfaisant dans son enthousiasme pour le jeune William...! Mais sa modestie fut toujours réunie aux meilleurs principes... »

Je ne sais si vous comprenez bien que Joséphine s'éprit d'amour pour ce jeune héros si accompli. Mlle Lenormand avait si bien pris l'habitude de rendre ses oracles en termes volontairement obscurs, que son style en a conservé quelque chose de nébuleux et d'entortillé. J'ajoute que William de K... ne comptait pas alors plus de onze printemps ce qui rendait l'aventure peu compromettante. Il aimait également la tendre Joséphine si bien que lorsqu'il apprit qu'elle allait quitter peut-être la colonie, sa douleur fut telle que la fièvre s'empara de lui et qu'il tomba dangereusement malade. Ce bambin était véritablement doué pour le genre oratoire car voici la harangue qu'au dire de Mlle Lenormand, il tint à sa mère :

— « O ma mère, ma tendre mère! Ta bonté m'encourage, en même temps elle me fait sentir davantage mes torts, si c'en est un d'aimer, pardonne à ton fils; mais prends soin de ma Joséphine! Dérobe-la à tous les yeux : l'un de ces jours, peut-être, sa famille inexorable la ravirait pour toujours à sa patrie, à ses amis. Désormais tu dois la regarder comme ta fille et quand je serai dans l'âge de l'adolescence, tu me l'accorderas pour épouse!... »

Et de son côté Joséphine monologuait ainsi qu'il suit :

— « Divine espérance, douce fille du ciel, tu réserves des consolations pour l'être malheureux, et moi, qui ne suis qu'à l'aurore de ma vie, tu me fuis déjà, tu sembles t'éloigner, tu es sourde à mes cris! toi seule cependant tu peux me rendre la paix!... La paix! et tout ce qui m'environne semble me sourire; tout paraît animé par le sentiment du plaisir, tout excepté moi! La nature, pour les insulaires, est la même le lendemain qu'elle était la veille, et depuis quelque temps elle s'est couverte à mes yeux d'un voile que je ne puis pénétrer... ! »

Il faut avouer que ces deux enfants si éloquents, devaient être terriblement ennuyeux et l'on ne peut qu'approuver les parents de les avoir séparés pour couper court à ce flot d'homélies. C'est du reste, le jeune William qui, le premier, quitta les îles : il fut envoyé à l'Université d'Oxford et quoique Joséphine eût versé, à son départ, des torrents de larmes, le temps fit son œuvre et les deux jeunes gens ne tardèrent pas à s'oublier.

C'est William que nous allons suivre, car l'épopée de Joséphine est suffisamment connue. A sa sortie de l'Université le jeune homme était parti pour les Indes où il s'était marié; autant qu'on peut suivre les périodes de Mlle Lenormand, enchevêtrées au point d'en être inintelligibles — et d'ailleurs l'anecdote est morcelée en plusieurs tronçons, semés au hasard dans les trois volumes dont se composent *Les Mémoires*, ce qui ne contribue pas à la rendre plus claire, — William se maria même deux fois : resté veuf et possesseur d'une fortune de nabab, il ne revint en Europe qu'en 1802. Il était à Paris à l'époque du couronnement de Napoléon mais il n'osa se faire présenter à Joséphine qui, de son côté, ignorait ce qu'il était devenu. Mais à l'époque où le général Dubuc fut arrêté en vertu des ordres de l'Empereur, M. de K*** fut également enfermé à la Tour du Temple pour avoir conservé quelques relations avec lui. Là il trouva moyen de faire parvenir à son ancienne amie, par l'intermédiaire de Mme de Montesson, un billet dans lequel il demandait uniquement « un souvenir et un passeport, » Joséphine s'empressa de réclamer à Fouché ce qu'il désirait et le prisonnier obtint bien vite sa liberté.

Mais ne voilà-t-il pas que ce simple rapprochement réveilla l'amour du pauvre William qui était, apparemment, d'une nature très inflammable : comme il ne pouvait, raisonnablement, reprendre avec l'Impératrice les tendres relations si élégiaquement interrompues jadis, il résolut de se retirer du monde et se fit ermite au couvent du Mont-Cenis. Il avait lié au cours d'un voyage en Italie, connaissance avec le supérieur de cet établissement; les deux hommes se plurent; leur position était à peu près la même : William se voyait forcé de fuir un pays où une femme qu'il avait aimée ne pouvait plus être à lui, l'autre s'était fait religieux à la suite d'une affaire d'honneur où il avait eu le malheur de tuer son adversaire.

En juillet 1805, Napoléon lors de son passage en Italie, s'arrêta chez les moines du Mont-Cenis avec l'Impératrice et toute sa cour : on lui parla d'un anglais qui, depuis quelque temps habitait une dépendance du monastère et qui semblait avoir à jamais renoncé au monde: je laisse de nouveau la parole à Mlle Le Normand qui continue en ces termes :

« Joséphine témoigna l'envie de voir ce bon ermite ». Il faut que vous puissiez gravir cette éminence, lui dit l'un des religieux en lui montrant une cime très élevée : elle cesse d'être praticable pour les voitures : on trouve une plaine bordée d'un côté et de l'autre par deux montagnes; il est indispensable de grimper jusqu'en haut ».

« Quatre porteurs se chargèrent de Joséphine et l'Empereur rit beaucoup de ses divers mouvements de crainte à la vue des routes escarpées qui l'environnaient de toutes parts. Au centre du plateau elle admira le lac où l'on pêche des truites délicieuses qui font l'admiration de tous les gastronomes français et étrangers. Parvenue au but de ses recherches, elle aperçut l'anglais; mais il se déroba à son empressement. Quelques papiers épars çà et là lui apprirent seulement qu'il avait séjourné au Temple. Cela piqua la curiosité de l'Empereur, il s'informa de son nom et quand il l'eut appris il jeta un coup d'œil malin sur Joséphine, car elle lui avait raconté dans les moindres détails toutes les particularités de son enfance. Il la plaisanta beaucoup sur cette rencontre. — « Il est très peu galant, lui dit-il, le cher William, il aurait dû au moins venir saluer l'Impératrice. » Celle-ci rougit et ne put cependant parvenir à revoir cet ami d'enfance qu'elle avait tant aimé. »

Je confesse que cette partie de l'histoire ne m'inspire qu'une confiance modérée : je ne vois pas bien l'Impératrice courant la montagne à la poursuite de cet anglais et, ne pouvant l'atteindre, se contentant de déchiffrer « quelques papiers épars çà et là ». Ce tableau manque évidemment de grandeur.

William de K*** mourut aussi poétiquement qu'il avait vécu. En 1814 il se fit présenter à la Malmaison. Il avait été blessé au siège de Paris et portait le bras en écharpe. Joséphine fut extrêmement surprise en le revoyant. (Comment le reconnut-elle?) Elle dissimula à tous ceux qui l'entouraient ce qu'elle ressentait. Les souverains étrangers rendaient alors des visites très fréquentes à l'épouse de Napoléon : elle était observée de tout le monde. William prit pour de la froideur et du mépris ce qui n'était qu'un acte de prudence. Il en conçut un tel chagrin qu'il en tomba gravement malade. L'impératrice envoya une personne de confiance l'assurer qu'elle faisait des vœux pour sa conservation. Tout fut inutile le coup était porté, et le malheureux M. de K*** ne survécut que trois jours à la femme qu'il avait tant aimée.

Ce *d'ailleurs* est un chef-d'œuvre : en somme ce poétique anglais dut mourir beaucoup moins d'amour que de l'amputation, si toutefois il mourut... car l'histoire peut être entièrement fausse... qui le sait? Il faudrait la science d'un Frédéric Masson pour débrouiller dans ces fantaisistes *Mémoires* la part de la vérité — si minime sans doute, — et celle de l'invention.

G. LENOTRE.

LE MARIAGE DU PRINCE ALBERT DE BELGIQUE

Le prince Albert, héritier du trône de Belgique en sa qualité de neveu du roi Léopold, s'est marié, comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, à Munich avec la princesse Elisabeth, archiduchesse en Bavière.

Après la cérémonie qui a été des plus brillantes et au cours de laquelle la Cour de Bavière et la ville de Munich ont fêté tour à tour le jeune couple royal, les nouveaux époux sont partis pour Bruxelles où les attendaient d'autres réceptions.

Des milliers et des milliers de personnes se trouvaient entassées aux confins de la place Rogier où se trouve la gare du Nord. Derrière une haie imposante de gardes civiques appuyés de gendarmes à cheval, la place avait reçu une fort jolie décoration. Partout il y avait profusion de drapeaux et d'étendards aux couleurs belges, bavaroises et congolaises. Les curieux s'entassaient et s'écrasaient à toutes les fenêtres. Il y en avait jusque sur les toits.

Le prince Albert et sa femme sont arvés samedi à deux heures huit. Le prince portait le grand uniforme de major des grenadiers avec le grand cordon de l'ordre de Léopold en sautoir.

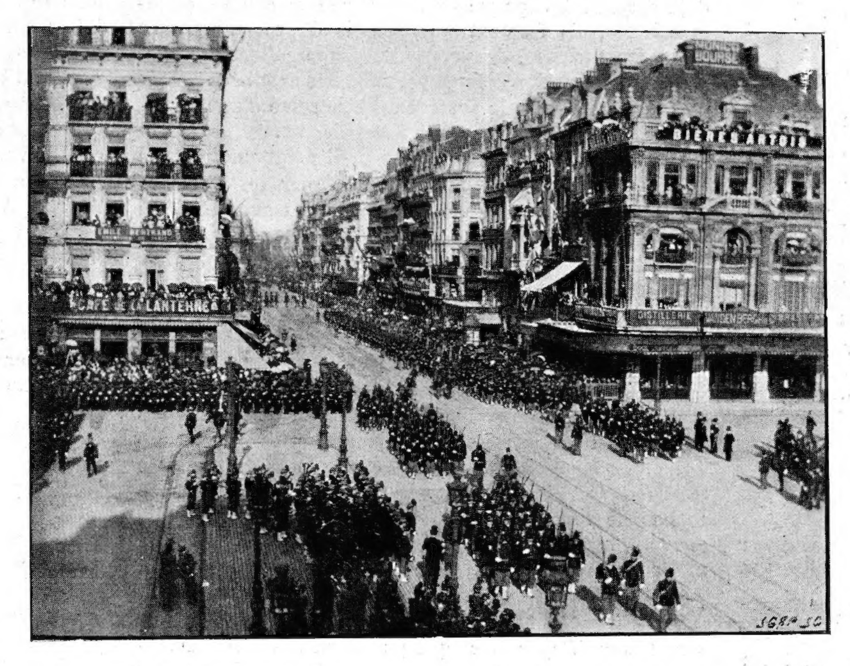
Sa jeune femme avait une exquise toilette de satin blanc avec de merveilleuses broderies.

Dans le premier carrosse de gala ont pris place le roi des Belges et le jeune couple. Dans la deuxième voiture sont montés le comte et la comtesse de Flandre; dans les autres se sont installés le duc et la duchesse de Vendôme, le prince et la princesse de Hohenzollern et les membres de la Cour. Sur tout le parcours de la gare au palais, le Roi, le jeune prince et sa femme ont été frénétiquement fêtés et acclamés. Le service d'honneur était fait par la garde civique à cheval.

Le soir, il y a eu des réjouissances populaires un peu partout.

La seconde journée, celle du dimanche, restera dans les fastes de la Belgique comme une inoubliable manifestation de loyalisme. Les socialistes avaient exprimé l'intention de se livrer à une manifestation. Ils ont dû renoncer à l'idée devant l'effet déplorable que la nouvelle a produit au sein de la population bruxelloise.

Certains journaux avaient raconté qu'un complot était organisé, et que la journée serait troublée par de criminelles tentatives. Il n'y avait là que des racontars. La police a bien interrogé trois individus qui semblaient d'allures suspectes, mais elle n'a même pas cru devoir les retenir et leur a rendu la liberté.



Arrivée de la garde civique. (Phot. Martinez.)

L'après-midi a été merveilleux de beau temps et de soleil. A deux heures, la foule qui s'empilait derrière les barrières vit arriver le cortège royal. Toutes les fenêtres donnant sur la place, les balcons de l'hôtel de ville et de la maison du Roi étaient encombrés, surtout de femmes en toilettes ravissantes.

Le Roi et les princes se trouvaient dans des berlines de grand gala, attelées à la daumont et précédées de piqueurs. Le Roi et le comte de Flandre portaient la grande tenue de lieutenant général, le prince Albert celle de major des grenadiers, le prince Charles de Hohenzollern et le duc de Vendôme celles d'officiers des régiments allemand et autrichien auxquels ils appartiennent.

La princesse Elisabeth était délicieuse dans sa toilette de satin ivoire mousseline, rehaussée d'applications en dentelles. La comtesse de Flandre avait une robe brocart noir et gris s'ouvrant sur un tablier de faille de soie unie garnie de luxeuil noir et de broderie soie et acier, la princesse Clémentine était en satin bleu recouvert de dentelles crème, la princesse Henriette portait une toilette vieux rose avec applications de dentelles noires et jais, enfin la princesse Joséphine était en soie damassée mauve garnie de broderies noires et argent.

M. le bourgmestre De Mot a reçu les jeunes époux et leur a souhaité la bienvenue ; le cortège royal a ensuite visité l'hôtel de ville. Des médailles commémoratives et de ravissants bouquets de fleurs garnis de nœuds et de flots de rubans assortis aux toilettes ont été offerts aux princesses par M. De Mot. Celui-ci a également présenté les autorités communales au jeune couple, qui a ensuite signé le Livre d'or.

Dans la salle du collège étaient groupés cinq manifestants de 1830 en costume.

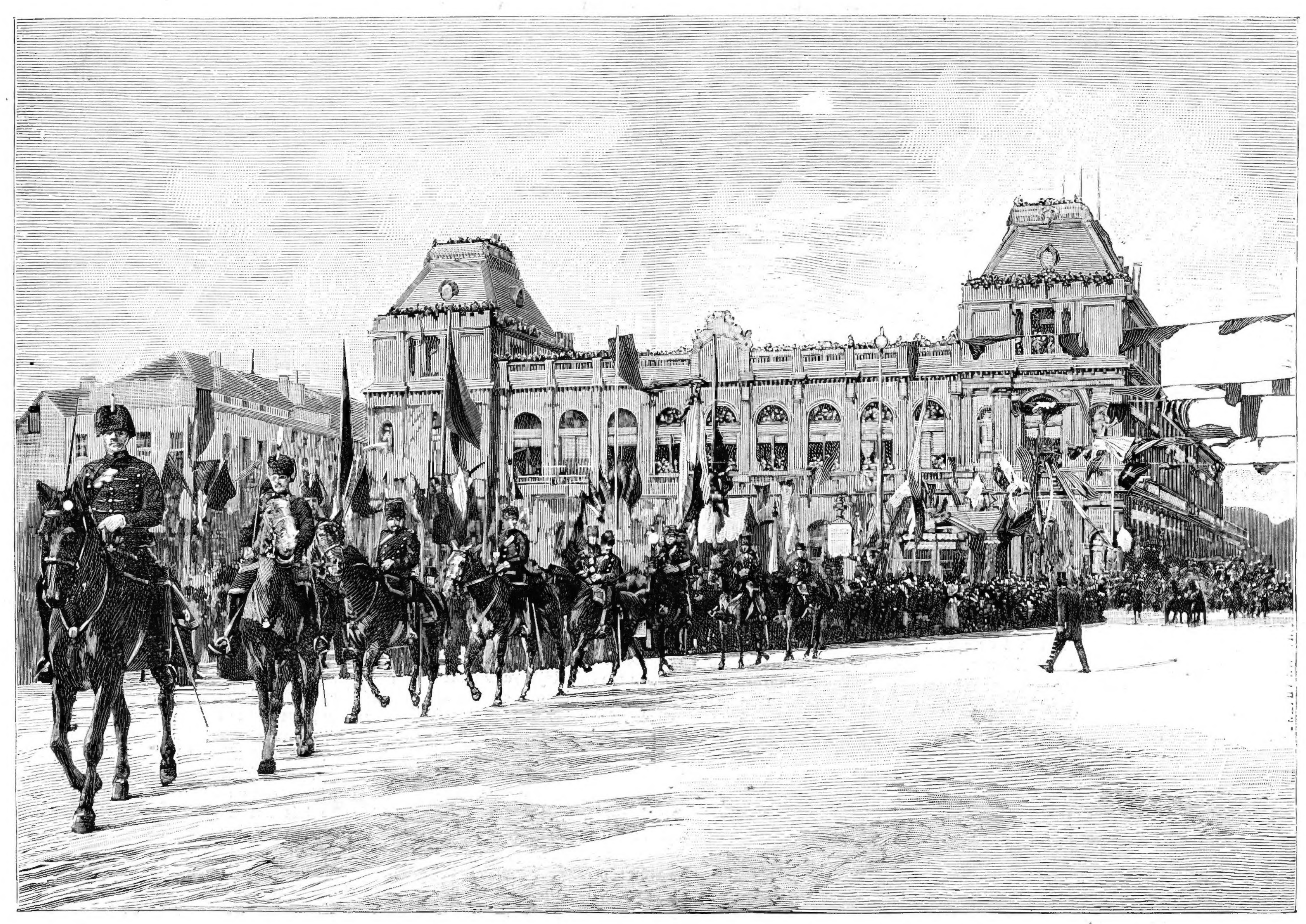
La visite du vieil édifice communal terminée, le cortège s'est rendu à la Bourse où a eu lieu une grandiose manifestation de loyalisme.

Quand le Roi, les jeunes époux et les princes ont paru sur le seuil du palais, en haut du grand escalier, des acclamations sans fin ont jailli des poitrines des 200.000 spectateurs qui s'écrasaient dans les rues, aux fenêtres, sur les toits.

Des gerbes et des corbeilles magnifiques ont été offertes à la princesse qui était radieuse et réellement exquise de grâce et de jeunesse.

Ce sont les corps spéciaux de la garde qui assuraient l'ordre. Ils ont été admirables de discipline.

A trois heures, a commencé le défilé des écoles. Il était



Arrivée du prince Albert et de la princesse Elisabeth a la gare du Nord.

BRUXELLES. — La tribune royale a la Bourse.

réellement impressionnant. Le Roi, la comtesse de Flandre, la princesse Élisabeth ont embrassé cinq petites filles — les plus jeunes — du Jardin d'enfants qui marchait en tête.

Bruxelles est en joie, Bruxelles est en fête, et tous les cœurs battent à l'unisson dans un même sentiment d'allégresse patriotique !

*
* *

On avait craint une autre manifestation. Les socialistes avaient annoncé qu'ils profiteraient de l'occasion pour organiser un cortège, ils entendaient réclamer à cor et à cri l'amnistie en faveur de Moineau, un anarchiste condamné il y a cinq ou six ans pour tentative de propagande par le fait, que des pourparlers ont été engagés entre l'administration communale et les chefs du parti ouvrier.

Le bourgmestre a cru devoir prendre des mesures énergiques : des barrières Nadar ont été installées tout le long des boulevards du Centre et la troupe y veillait avec une consigne sévère.

Au début du cortège, un groupe de socialistes a voulu prendre place dans les rangs et défiler devant le prince pour réclamer l'amnistie, mais les commissaires chargés du service d'ordre leur ont fait rebrousser chemin. Deux ouvriers qui avaient crié : « Vive l'amnistie! » ont été arrêtés et relâchés presque aussitôt. Une dizaine d'arrestations ont été, en outre, opérées pour refus de circuler.

Un incident s'est produit pendant le défilé du cortège. Dans la rue Neuve, une dizaine de jeunes gens, qui revenaient d'une manifestation socialiste, passaient en tenant au bout de leurs cannes de minuscules drapeaux rouges, lorsqu'ils entrèrent en conflit avec les membres d'une Société d'anciens militaires. Ces derniers ayant voulu enlever les drapeaux rouges, une bagarre éclata, mais la police dispersa bien vite les manifestants. Il n'y a pas eu d'arrestations.

Un autre incident socialiste s'était produit à Verviers au passage du train princier. Le bourgmestre de la ville avait permis aux socialistes de déposer entre les mains de la jeune princesse une supplique en faveur de leurs amis prisonniers.

Mais un dignitaire de la maison de Flandre qui était venu recevoir les jeunes mariés à leur arrivée sur le territoire belge, s'y opposa, disant : « La princesse ne veut ni ne peut. »

Néanmoins, un conseiller socialiste a essayé de remettre le placet. On l'a arrêté au passage. Aussitôt tous les conseillers socialistes ont quitté la gare en criant à pleins poumons : « Amnistie ! »

En résumé il n'y a rien eu de sérieux et la journée a affirmé la popularité du prince héritier et de sa jeune femme.

Le prince Albert va-t-il jouir longtemps de la vie heureuse de prince héritier, ou bien le roi Léopold, qu'on dit depuis si longtemps dégoûté du pouvoir et désireux de prendre du repos, profitera-t-il de la circonstance pour abdiquer, comme on le raconte, en faveur de son neveu ?

Ces choses sont possibles mais bien loin d'être officielles encore. En Belgique tout se fait et se décide lentement. Les Bruxellois ne sont jamais pressés et telle décision qui paraît imminente attend volontiers une génération pour entrer dans le domaine de l'application.

Léon de Montarlot.



Les survivants des combattants de 1830 présentés au couple princier.

Les coutumes pittoresques de France

LA SAINT-CORNÉLY

LE GRAND PARDON DES BESTIAUX A CARNAC

(*Photographies de M. Le Rouzic*).

Les chaleurs de cet été ont occasionné dans tout l'Ouest un désastreux fléau décimant les bestiaux, la maladie épidémique dite vulgairement « la cocotte », autrement dit la terrible fièvre aphteuse. Et à l'heure où j'écris ces lignes on voit encore quantité de fermes contaminées et nombre de foires ou de marchés interdits.

Et l'on a vu les paysans et laboureurs de nos campagnes redoubler de piété auprès de saint Cornély, le grand saint protecteur des bestiaux, toujours invoqué contre les épizooties.

Saint Cornély n'est pas le seul patron des animaux invoqué dans l'Ouest en faveur des habitants des écuries ou des étables des fermes. Saint Éloi et saint Hervé sont aussi invoqués pour les chevaux, saint Antoine pour les porcs. Mais saint Cornély est le protecteur qui a le plus de vogue.

On le vénère dans nombre de sanctuaires : à Stival et à Erdeven, à Belz et à Pluvigner, mais surtout à Carnac, la patrie des mégalithes.

Comme c'était sa fête annuelle ces jours-ci dans cette dernière localité et sachant que ce grand pardon des bestiaux aurait plus d'importance que de coutume, à cause de l'épidémie de fièvre aphteuse qui sévit encore sur la région, j'ai tenu à y assister.

Un modeste, mais érudit savant de l'endroit, M. Z. Le Rouzic, conservateur du musée Miln, a bien voulu me servir de cicerone et prendre les jolies photographies qui illustrent ces lignes. C'est lui aussi qui m'a conté la légende bretonne de saint Cornély, en face des vitraux de l'église de Carnac qui représentent diverses phases et des miracles de la vie du patron des bœufs.

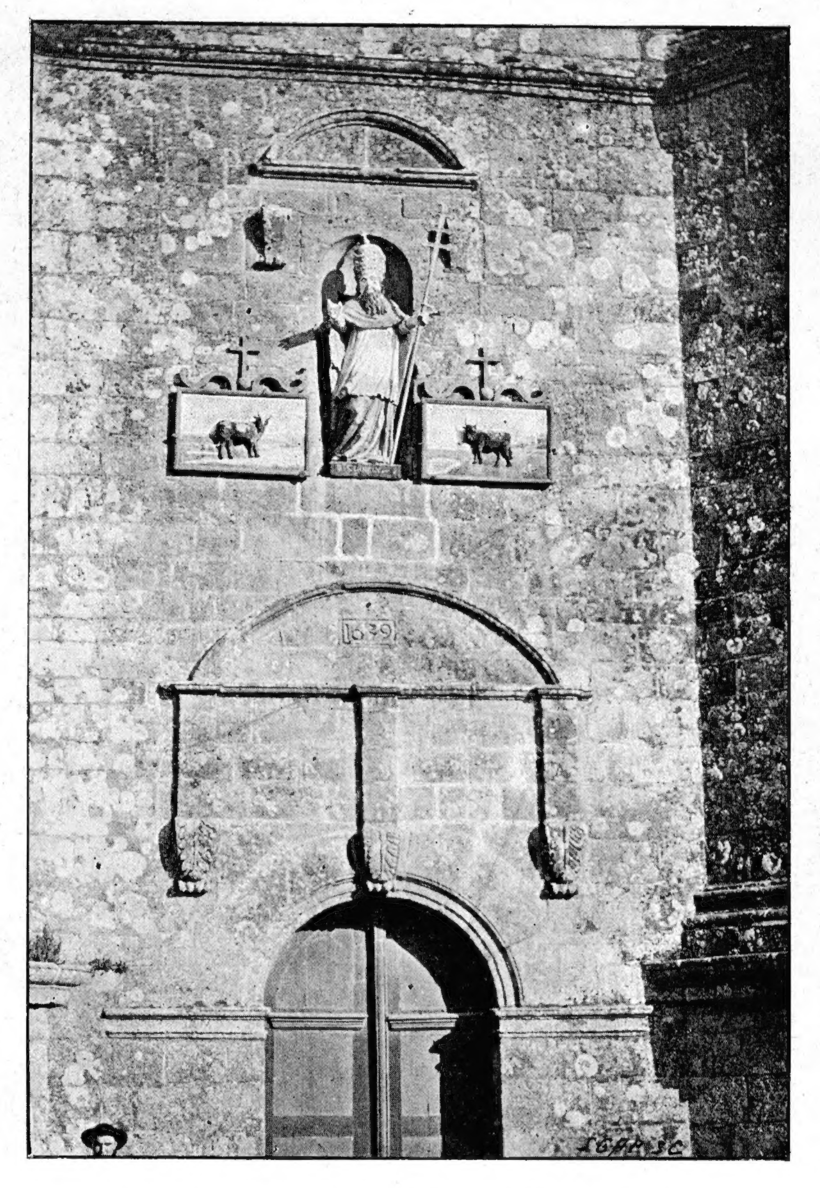
Saint Cornély était pape à Rome. Il en fut chassé par des soldats païens qui le poursuivaient. Il marchait devant eux, accompagné de deux bœufs, qui portaient ses bagages et lui-même, quand il était fatigué. Un soir, il arriva près d'un village, le Moustoir, où il voulait s'arrêter; mais ayant entendu une jeune fille insulter sa mère, il continua sa route et arriva peu après sur une grande montagne où il y avait un autre petit village.

Il aperçut devant lui la mer et derrière lui, le serrant de près, les soldats rangés en bataille. Il s'arrêta et transforma toute l'armée en pierres. On les voit encore dans les champs de Carnac, ce sont les alignements mégalithiques. Les habitants les appellent encore les « *Soudards de saint Cornély* ». En souvenir de ce grand miracle, les Bretons élevèrent une église à saint Cornély à l'endroit même où il s'arrêta, et les pèlerins de tous pays affluèrent bientôt afin d'invoquer le grand saint pour la protection de leurs bestiaux. Il les guérissait tous en souvenir des grands services que lui avaient rendus les bœufs dans sa fuite. Les pèlerins, en reconnaissance, apportèrent les uns de la terre et les autres des pierres, ils sont parvenus ainsi à former la grande butte de Saint-Michel de Carnac ».

C'est du temps jadis. Mais le *pardon* de saint Cornély est aussi fréquenté que par le passé et reste toujours le plus important de la région morbihanaise.

Brizeux a chanté en ces vers la procession annuelle des gens du bourg de Ploemel à Carnac, qui ont promis, il y a déjà longtemps de cela, venir processionnellement, et la nuit, faire faire lentement, aux animaux protégés le tour de la chapelle.

. . . . Là, près d'une centaine
D'immenses bœufs cornus, de vaches, de
[taureaux,



SAINT CORNÉLY ET SES BŒUFS (EGLISE DE CARNAC).

CARNAC. — PARDON DE SAINT CORNÉLY. — LA BÉNÉDICTION DES BESTIAUX.



La vente des bestiaux offerts a saint Cornély.

Conduits par les bouviers, faisaient le tour
[des eaux.
. . . Le charme opérait et toute la vigueur
Des bœufs de Cornéli leur passait dans le cœur.
. . . .

Et ce n'est que plus tard que les habitants de Carnac remirent à leur saint si populaire quelques pièces de bétail, bénies solennellement par le clergé.

Aujourd'hui, Cornéli, c'est votre jour de fête!
Votre crosse à la main et votre mitre en tête,
Des hommes de Carnac vous écoutez les vœux,
Majestueusement debout entre deux bœufs.

C'est ainsi qu'il est à l'entrée de la belle et vieille église de Carnac. Nous en reproduisons d'ailleurs la photographie.

Dans le pays, on se préoccupe longtemps à l'avance du Pardon de saint Cornély, où les cultivateurs de plusieurs lieues à la ronde se font un devoir d'amener leur bétail le dernier dimanche de septembre au «pardon». On se parle tout bas dans le village de ce voyage, on choisit un soir, et tous les bestiaux assemblés défilent, les uns attachés, les autres en liberté, accompagnés des maîtres et des serviteurs. Ils font d'abord le tour de l'église, les conducteurs s'agenouillent devant la statue de saint Cornély, façade ouest de la tour; puis ils se dirigent vers la fontaine où l'eau de la source est répandue sur toutes les têtes du troupeau; après une courte prière, ils rentrent dans leur village.

La procession du pèlerin est fort curieuse aussi : il entre d'abord dans l'église, s'agenouille devant les reliques du saint, dépose ses petites offrandes dans les troncs, puis son chapeau et son chapelet à la main il fait le tour de l'église, s'agenouille aussi devant la statue de la tour, se rend à la fontaine, en fait le tour, s'agenouille de nouveau : alors des mendiants et des enfants du pays qui l'ont suivi depuis l'église, tenant à la main un vase rempli d'eau, se disputent pour savoir lequel lui remettra son récipient; quelquefois ces disputes dégénèrent en bataille !...



Les mendiants au pardon de saint Cornély.

Le pèlerin prend donc un de ces vases, y plonge sa main droite, se signe, se lave la figure et les mains en levant les bras au ciel pour que l'eau descende sur son corps, il continue ses prières et rentre à l'église de nouveau pour y embrasser le carreau de la vitrine où sont les reliques de saint Cornély. Il se rend ensuite dans la maison de la fabrique où se trouve aussi la statue vénérée, et les marguilliers reçoivent ses grande soffrandes : celles-ci consistent en argent, en grains ou en bétail.

Le matin de la foire de Saint-Cornély à Carnac, a lieu la cérémonie la plus intéressante. Avant la grand'messe les bêtes offertes au patron des bœufs sont amenées près de la porte principale de l'église, sous la statue populaire. Le clergé sort en grande pompe avec les croix et les bannières et bénit le troupeau, composé surtout de vaches, de génisses et de veaux, quelquefois de chevaux et aussi de porcs. On conduit ensuite ce bétail processionnellement au champ de foire où il est vendu à l'encan par les marguilliers.

Le jour du « pardon », il y a encore de grandes processions religieuses dans l'après-midi; elles font le tour du bourg. Les pèlerins de tous les pays et les bestiaux suivent. C'est le plus fort des pèlerins qui porte la grande bannière de saint Cornély. M. Le Rouzic m'a raconté à ce sujet que c'est un honneur très recherché, et lui-même a vu un jeune homme de Plœmel rentrant à l'église avec cette bannière tomber mort sous l'orgue après avoir fait des efforts surhumains pour porter seul cette bannière. Etranges mœurs!...

C'est bien là la Bretagne. Brizeux qui avait compris ses bizarres coutumes populaires et sondé son cœur avait dit encore de ce grand pardon des bestiaux de Carnac :

Et les jours de pardons, m'assurait mon aïeul
Lorsqu'on n'y menait pas son bœuf, il venait
[*seul*!!!

Théophile Janvrais.

Voyage de M. Millerand à Arras et à Lens

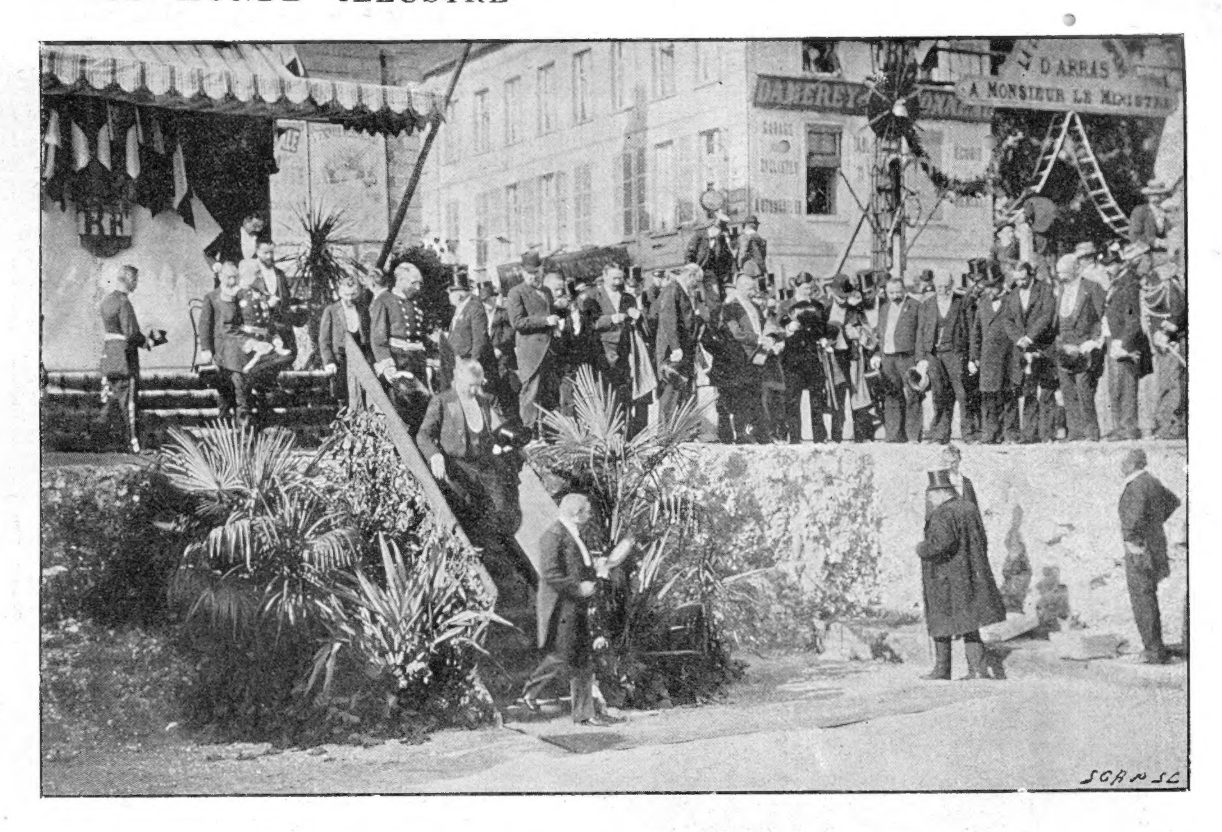
(*Photographies Quentin.*)

Le ministre du Commerce a quitté Paris le 7 octobre, se rendant à Arras et à Lens, accompagné de MM. Leroy, sénateur, Fontaine, directeur du travail au ministère du Commerce, Lavy, chef de son cabinet, Violette, chef de son secrétariat particulier, ainsi que par MM. Griolet, vice-président du Conseil de la Compagnie du Nord, et Partiaux, ingénieur en chef de l'exploitation.

La matinée et l'après-midi, passées à Arras, où M. Millerand est arrivé vers onze heures et demie, ont été employées en réceptions, présentations, remises de croix, visite à l'asile des vieillards et à l'établissement des sourds-muets, pose de la première pierre de l'Hôtel des Postes, allocution, discours et banquet. Aussitôt après M. Millerand s'est rendu à l'Hôtel de Ville pour y recevoir les différents syndicats, groupes et associations de l'arrondissement. Vers 5 heures a eu lieu le départ pour Lens où l'on est arrrivé une demi-heure après.

*
* *

Le ministre a inauguré les nouveaux bâtiments de l'hospice, puis s'étant rendu à l'Hôtel de Ville, il a assisté au défilé d'une centaine de sociétés, remettant la croix à quelques notabilités de la région. Un banquet donné dans la salle des fêtes de l'École Condorcet a été suivi d'un punch au cours duquel des discours ont été prononcés.



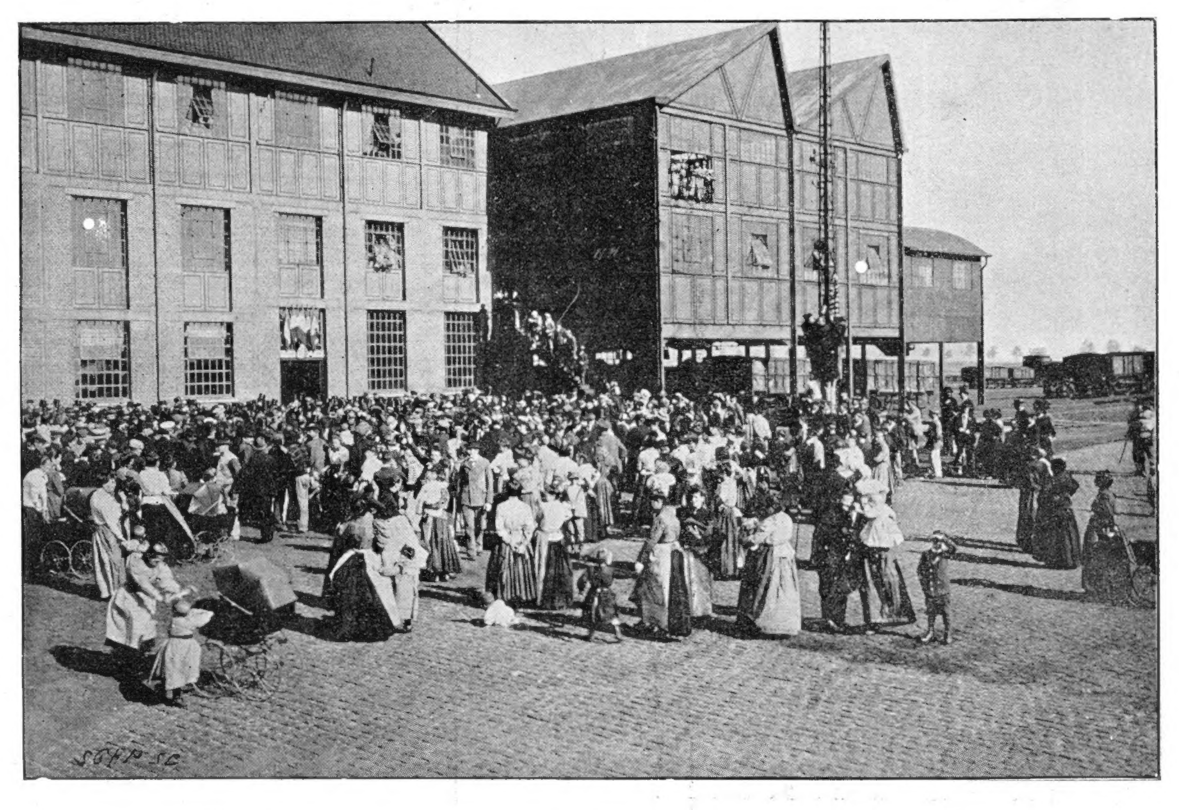
ARRAS. — Pose de la première pierre de l'hotel des postes.



M. Millerand en costume de mineur.



LENS. — Remise d'un bouquet par les ouvriers de la mine.



Réception des vieux ouvriers dans la cour de la fosse n° 12.

La matinée du lendemain a fourni l'épisode le plus pittoresque du voyage ministériel, avec la visite faite par M. Millerand aux mines de Lens.

Le ministre a été conduit à la fosse n° 12. Après avoir revêtu le costume de mineur, il a pris place dans une benne avec M. Reumaux, ingénieur en chef des mines.

Descendu à 230 mètres de profondeur, M. Millerand a parcouru les tailles des veines Beaumont.

La visite de la fosse s'est prolongée jusqu'à onze heures.

A son retour dans la cour de la mine, le ministre a trouvé réunis un très grand nombre d'ouvriers et d'employés de la Compagnie.

A une allocution de M. Reumaux, M. Millerand a répondu qu'il avait été d'autant plus heureux de lui remettre, la veille, la croix de la Légion d'honneur, qu'il savait la sollicitude qu'il témoigne à tous ses collaborateurs, aux petits comme aux grands.

Le ministre s'est ensuite rendu à Bruay, siège de la Compagnie, où un déjeuner lui a été offert par le Conseil d'administration.

Etant revenu à l'Hôtel de Ville, où de nombreuses délégations lui ont été présentées, puis au cercle républicain où il a préconisé l'action syndicale, M. Millerand a distribué plusieurs médailles d'honneur. Le soir même, il rentrait à Paris.

X.

L'Exposition de 1900

TYPES D'EXPOSITION

Photographies de M. E. Gaillard.

Avant que l'Exposition ne se soit vue envahie par ces longues caravanes d'étrangers allant, le cou tendu, actifs et avides de voir, avant que tous ces bons villageois aux faces réjouies et étonnées aient répandu un peu partout les papiers gras de leurs frugals repas, il y avait des



INDIGÈNES D'HANOI (TONKIN).

endroits et des instants vraiment pleins d'imprévu et de charme dans cette vaste enceinte où s'agite aujourd'hui une foule pressée, bigarrée, poussiéreuse et bruyante. Avant cette période de fièvre qui est l'un des caractères d'une exposition qui réussit, il y eut une période de préparation plus intime où l'on se sentait davantage chez soi et où la flânerie était possible encore : c'était au moment où, parmi les arbres à peine bourgeonnants du printemps, l'on voyait sortir de terre les bizarres architectures des palais : l'accueil que l'on rencontrait auprès des exposants et des « malheureux concessionnaires » encore pleins d'espoir et d'illusions, était très affable et cordial. Ceux qui ont bien vu les objets exposés les ont vus à cette époque : parmi les caisses entr'ouvertes, parmi les fibres de bois et les papiers de soie fripés, l'on pouvait admirer de près les laques de Chine, les statuettes délicates de Saxe, tous ces bibelots pleins de finesse que l'on aperçoit à peine aujourd'hui de loin, perdus dans la poussière et le bruit.



STANISLAS LIOU,
JEUNE CHINOIS DE SHANGHAI.

Chacun s'empressait alors, désireux d'être prêt au jour de l'ouverture, travaillant avec amour à préparer une installation qui faisait alors son orgueil et qui est maintenant connue jusqu'à la lassitude : on n'aurait point fait quitter aux exposants pour un empire leur section qu'ils désertent maintenant au premier prétexte, heureux d'un moment de répit.

Cette assiduité avait un excellent résultat au point de vue du pittoresque : elle avait laissé à tous ces indigènes, venus des quatre coins de l'univers, ce caractère particulier et si délicat, cette sorte de parfum d'exotisme si léger qu'il s'en va vite au toucher d'une civilisation différente comme le duvet des fruits mûrs.

Les indigènes qui semblaient s'extérioriser le plus et paraissaient davantage être demeurés « là-bas » c'était certainement les Tonkinois. Ils restaient des heures entières accroupis à peindre, avec une lenteur et une minutie tout orientales, des enluminures aux portes de leur case : attentifs, comme un enfant appliqué, à suivre les courbes tracées par le pinceau qu'ils chargent d'encre de temps en temps sans lever les yeux de leur œuvre, ils représentent les combats terribles d'un génie au crâne dénudé, à la longue barbe noire ; quand ils ont terminé, ils contemplent un instant cette scène tragique d'un regard plein de rêve et se retournant vers le visiteur qui, silencieux, les a suivis dans la création de cette image, ils découvrent leurs dents laquées de bétel dans un sourire de satisfaction non dissimulée. La petite fille, Tan, avec son impatiente activité et surprise du nouveau décor qui l'entoure, trotte autour de son père et s'enhardit peu à peu jusqu'à toucher la canne du visiteur absorbé à regarder le travail du peintre ; puis, intriguée par l'éclat de la chaîne de montre, Tan compare ce bijou avec l'argent mat de ses pendeloques ; si, par hasard, elle se sent observée, elle lève ses petits yeux malicieux, puis court blottir son turban bleu contre sa mère occupée à couper des débris de plumes pour orner des écrans. Les hommes sont timides et peu causeurs ; les femmes semblent un peu leur bête de somme plutôt que leur compagne.

De même les Chinoises qui, dans leur pays, sont en général traitées sans égard et presque sans considération, se trouvent ici tout étonnées de se voir l'objet d'attentions et de délicatesses de toutes sortes : cet aménité n'est d'ailleurs pas sans les laisser un peu craintives encore, et il est vraiment curieux de les voir sautiller sur leurs petits pieds contrefaits entre les tables du restaurant, s'appuyant légèrement au montant d'une porte, au dossier d'un fauteuil ou à l'épaule d'un habitué qu'elles connaissent comme très doux : elles ont un peu l'air d'oiseaux curieux et vite effarouchés, s'avançant avec des gestes mutins et s'enfuyant apeurées, si l'on vient à parler fort auprès d'elles ou à faire quelque geste brusque. Avec leurs splendides robes de soie brochées et brodées, elles semblent absolument des poupées précieuses et fragiles. Elles consentent difficilement à se laisser photographier et pour les décider à subir cette redoutable épreuve, il faut toute la persuasion et la diplomatie de celui qui les a amenées en France et qui a su conquérir leur confiance : une chambre noire est pour elles une sorte de coffret mystérieux qu'elles regardent de loin avec défiance et d'où elles croient voir surgir à chaque instant un génie grimaçant pareil à ceux de leurs éventails. Les Chinois sont beaucoup plus hardis ; ils ont même une sorte d'audace et d'esprit frondeur qui fait songer à notre gamin de Paris : ils aiment bien faire des « farces » et rien ne les réjouit comme la réussite d'un bon tour ; entre eux, ils s'amusent ainsi souvent et c'est plaisir de les voir rire de la mésaventure d'un camarade. D'une adresse consommée, ils sont les plus habiles prestidigitateurs.

Le repas des serviteurs chinois présentait un coin d'exotisme vraiment curieux lorsqu'encore inaccoutumés au confortable d'un service à l'européenne, ils mangeaient



FABRICANTS DE POTERIES CARTHAGINOISES DE NABEUL (TUNISIE).





FEMME D'ALGER.



TZAWA, JEUNE JAPONAISE DE TOKIO.

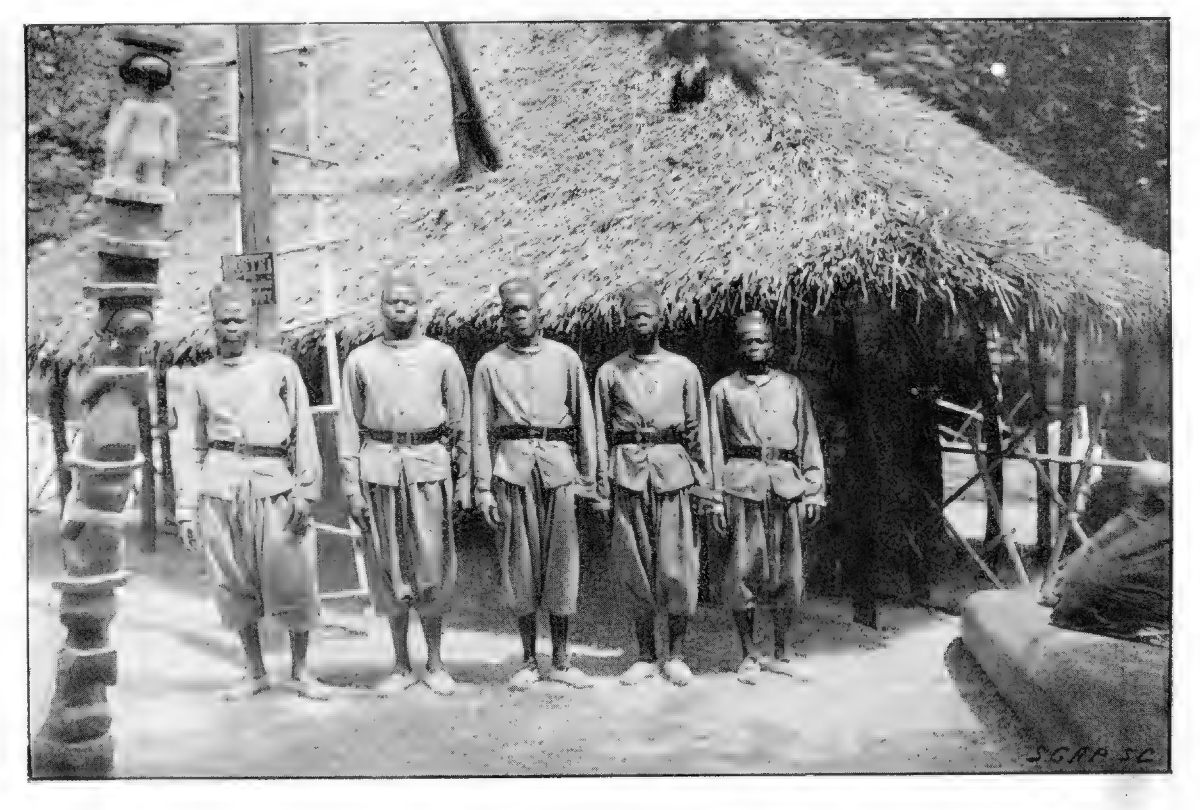


EGYPTIEN ET FEMME DU SOUDAN.

tous assis autour d'une même table, pinçant avec dextérité du bout de leurs bâtonnets le riz à l'eau ou les petits cubes de viande à même les plats disposés entre eux. A côté de ces Chinois d'une classe plutôt inférieure, il en est d'autres plus lettrés, pour la plupart élevés dans les écoles des missionnaires et qui sont établis commerçants ou qui exercent des professions libérales quelconques : l'un d'eux venu, avec son fils, jeune garçon à la mine



Indigène de Saint-Louis du Sénégal.



Soldats du Dahomey.

intelligente et éveillée, a servi d'interprète à l'amiral Courbet et ce n'est pas sans une certaine fierté qu'il raconte ses relations avec le glorieux marin français.

Par le fait même qu'ils se sont trouvés davantage en rapport avec les Européens, les Japonais sont d'un commerce plus facile et se tiennent moins à l'écart que les Chinois : c'est ainsi qu'ils ont abandonné presque tous leur costume national et qu'ils se promènent en jaquette comme les Européens. Les Japonaises ont cependant la même attitude réservée et timide que l'on observe chez toutes les femmes d'Orient ; mais elles se lient volontiers avec les jeunes filles occupées dans les magasins où elles endent des bibelots de bazars et font alors souvent preuve d'un véritable attachement.

S'il est relativement facile d'évoquer les paysages lointains en conversant avec des Asiatiques plus rebelles à la civilisation et plus fortement imbus des traditions, des idées, des mœurs de leurs ancêtres, l'illusion devient impossible et reste nulle dans cette autre partie de l'Exposition consacrée aux exhibitions d'Algériens de Tunisiens, d'Egyptiens plus ou moins authentiques. L'Exposition de 1889, avec sa rue du Caire de bruyante mémoire, a en effet jeté le plus complet discrédit sur cette catégorie d'indigènes : depuis, on a vu naître en province, à Paris, et même à l'étranger, des établissements de plus ou moins bon aloi qui ont tué tout ce que les danses de ce pays pouvaient avoir d'intéressant. On ne trouve dans tous ces restaurants ou cafés maures que des échappées de fêtes foraines ou de music-halls de province. De même parmi les marchands, on ne rencontre, à de rares exceptions près, que ces figures de juifs à turbans qui toute l'année et hors des temps d'Exposition traînent leurs sandales sur le seuil de leurs portes, rue de Rivoli, entre deux cassolettes de pastilles du sérail, ou ces troupes d'enfants déguenillés et mendiants. La tente du fabricant de Tunis quoique un peu artificielle, arrête un instant les regards : La petite Ania qui joue parmi les laines de toutes couleurs est gentiment espiègle et drôle au possible avec ses lourdes boucles d'oreilles qui battent le long de ses joues. Le potier de Carthage, visant aux reconstitutions archéologiques, présente parfois des formes intéressantes et des dessins bizarres; mais les pièces qu'il recommande comme authentiques n'inspirent qu'une confiance relative.



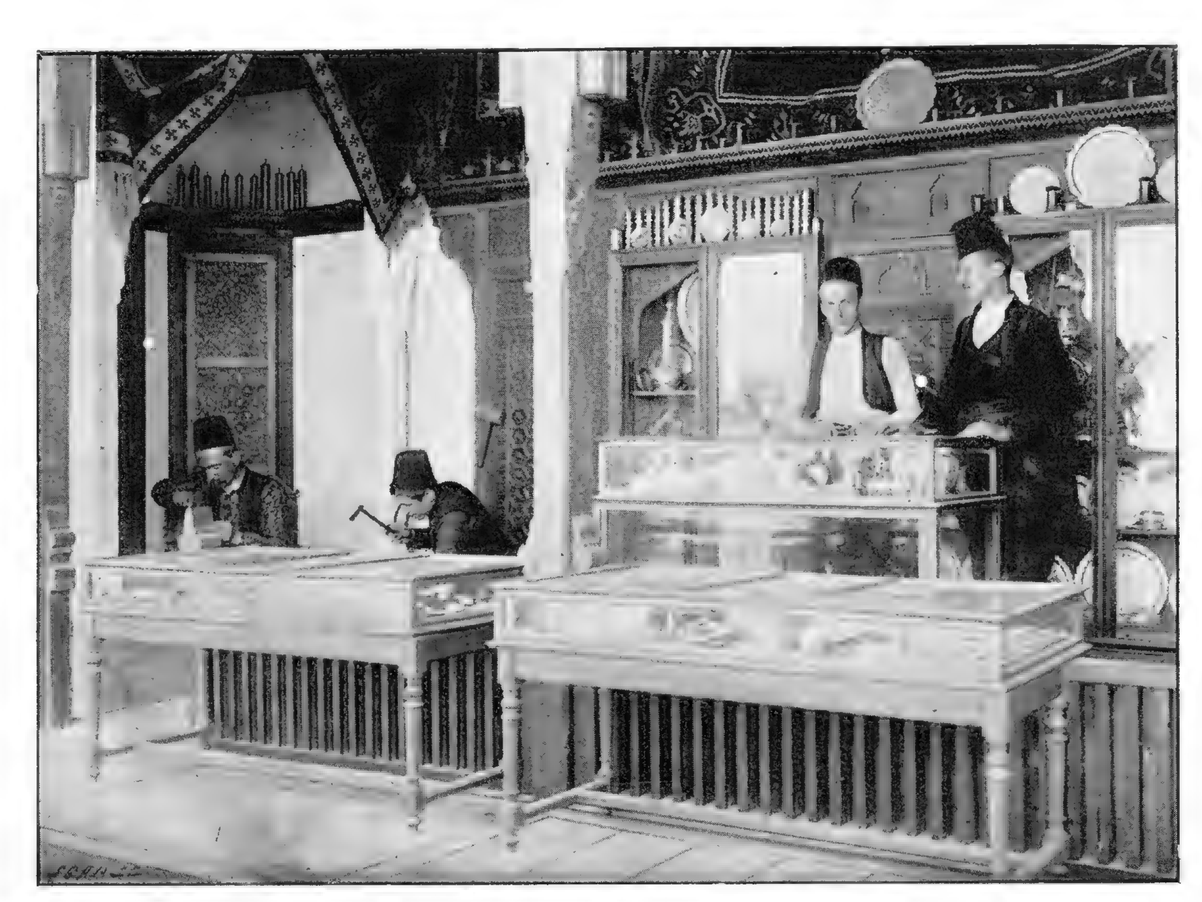
Albanais.

Le Sénégal, le Soudan, le Congo, présentent de beaux types, grands, bien membrés, intelligents qui ne restent pas volontiers sédentaires comme les Asiatiques, mais qui errent à travers les jardins entourés de leurs marmots aux têtes rondes et crépues; ils vont sans but, s'arrêtant en plein soleil sur les ponts à regarder l'animation du fleuve ou, autour des kiosques, à écouter les musiques militaires; les femmes surtout excitent la curiosité avec leur façon originale de porter le dernier né sur leur dos dans un pli de leur vêtement : de la draperie blanche émerge une sorte de boule noire et frisée qui, piquée de deux yeux pétillants de malice, se balance à chaque pas de la mère ; celle-ci, droite sous le paquet de légumes ou de fruits posé sur sa tête semble fort peu se soucier du noir diablotin qui lui chevauche les hanches. Parfois, le bébé s'endort au bercement de la marche et disparaît presque complètement sous l'étoffe qui lui sert ainsi de berceau.



Wynkah (7 ans), de Colombo (Ceylan).

Les Dahoméens, parqués dans leur enclos autour du lac artificiel où flotte une pirogue désemparée, paraissent particulièrement regretter leurs cases lointaines : ils ont conservé, les femmes surtout, une attitude farouche et presque sauvage ; au début même de leur séjour, ils se montraient vraiment peu sociables et accueillaient fort mal les rares visiteurs qui pénétraient dans leur enceinte. On eût dit qu'ils étaient mécontents d'être exhibés ainsi comme des bêtes fauves et ils se vengeaient en refusant



Artisans bosniaques.


Caucasien.

de quitter la cabane où ils se tenaient cachés. Les quelques miliciens chargés de représenter les défenseurs de notre drapeau sur le sol de cette nouvelle conquête, montent leur garde avec gravité en laissant flotter sur les passants leurs longs regards où se mêlent l'étonnement, la mélancolie et l'ennui : il est véritablement triste de voir ces malheureux nègres harcelés par quelque bande de commis en goguette qui, pour jouir de leur embarras, de leur colère, viennent fumer sous les toits de chaume : les placides indigènes s'irritent d'autant plus qu'ils sont impuissants à se faire comprendre et à faire respecter leur consigne.

Parmi les enfants, qui représentent certainement la partie la plus gracieuse de l'Exposition actuelle, il en est un particulièrement joli vers lequel se tournent tous les yeux des mères lorsqu'il descend les pentes du Trocadéro au milieu de la troupe des acteurs indo-chinois mitrés d'argent et vêtus de costumes sonores : c'est Wynkah, aux grands yeux de velours, si doux. Il a sept ans et joue du tambourin tandis que la mignonne Cléo de Mérode incline gracieusement sa petite tête fine sous la haute coiffure pointue et fait onduler sa taille souple dans le corselet de métal où s'appuient ses deux mains effilées : il est curieux alors de comparer les yeux de la danseuse voilés de langueur aux yeux largement ouverts du jeune Indien. Sous le chaud soleil de juin et de juillet, Wynkah se promenait le torse nu avec des reflets de bronze sur sa belle peau brune où les colliers de coquillages dessinaient leurs méandres bizarres ; ses bracelets de cuivre cerclaient les bras déliés ; ses pieds nerveux et nus soulevaient à chaque pas le bas de la jupe de cotonnade. Aujourd'hui, avec la rigueur de la saison, le jeune Hindou est obligé de se vêtir davantage et le jersey à raies, les chaussettes bariolées, les sandales sans galbe dérobent aux regards l'admirable anatomie de cet enfant : seule, la tête a gardé tout son caractère sous le turban blanc croisé et maintenant sur le front les cheveux séparés par une raie naturelle. Néanmoins, il est temps que Wynkah retourne dans son île enchantée, parmi ses fleurs merveilleuses, car déjà la pernicieuse influence de notre climat se fait sentir, la peau, jadis d'une belle couleur brune, pâlit comme si la poussière s'y attachait chaque jour davantage, le regard devient fiévreux, les gestes plus câlins : l'on souhaite de voir ce délicieux enfant courir à nouveau dans ses grandes forêts silencieuses et retrouver sa démarche de félin, pleine de souplesse et de grâce

Si les peuples exotiques offrent une collection de types variés très intéressante, les peuples européens sont moins bien représentés. Le déguisement est, il est vrai, pour ces derniers plus facile et, par suite, les costumes authentiques plus rares : c'est ainsi que l'on peut entendre un orchestre, des plus médiocres d'ailleurs, qui, l'an dernier, sous les vestes courtes et les sequins de Grecques de contrebande, raclait à la terrasse d'un café de province les airs d'opéra-comique et les valses à la mode, jouer ce même répertoire archiconnu avec des costumes plus septentrionaux ; c'est ainsi également que ce superbe Albanais laisse volontiers la foustanelle blanche pour regagner la colline parisienne qui l'a vu naître. Toutefois, à côté de ces « imposteurs », comme aurait dit Tartarin, l'on trouve quelques individus « bon teint » : tels ces Bosniaques qui, avec une habileté consommée, damasquinent des armes et des vases sous les yeux des visiteurs ; telles ces Hollandaises qui versent un cacao parfumé en laissant admirer leur taille ronde et leurs bras potelés.


Marchand de Boukhara.


Hollandaises d'Amsterdam.

La pénurie relative de costumes nationaux européens serait-elle due à l'envahissement progressif des modes anglaises qui tendent à devenir l'uniforme des peuples dits civilisés et qui restent d'ailleurs aussi peu élégantes que leurs créateurs ? C'est probable : l'on sent, au surplus, que le costume national n'est plus aujourd'hui le vêtement de tous les jours et devient de plus en plus un habit de parade et presque un déguisement. Quoi qu'il en soit, il est très regrettable, au point de vue esthétique, que les Russes, les Autrichiens, les Grecs, les Italiens n'aient pas cru devoir présenter, ailleurs que dans des vitrines d'exposition, trop solennelles, ou sur des mannequins un peu gauches, leurs costumes de pays si riches et si curieux. La « grande nation amie et alliée » notamment, a montré, de ce côté, une discrétion presque inexcusable et l'on était en droit de s'attendre, de sa part, à une reconstitution ethnographique complète et variée : or, c'est à peine si l'on rencontre quelques Caucasiens à longue lévite blanche ornée de cartouchières, quelques Kalmouks à la face camuse surmontée du bonnet pointu bordé de fourrure, ou encore quelques marchands de l'Asie russe.

Sur ce point, la Suisse, grâce à une exhibition d'ailleurs moins heureuse d'autre part, offre un ensemble assez intéressant. Entre les montagnes artificielles et parfaitement ridicules sous l'éclairage des feux de bengale, dans les auberges de carton-pâte, sur les places minuscules où, à intervalles réguliers, passe, agitant ses sonnailles un troupeau de vaches trop bien disciplinées, l'on peut voir les costumes des principaux cantons. Il y a là, évidemment, une grande part de décor et d'opéra-comique et il serait à souhaiter que ces servantes restent moins longtemps devant leur miroir et passent moins de temps à leur toilette.

Mais, néanmoins, il reste intéressant de trouver réunis ainsi pour quelques mois ces costumes différents et pittoresques : ici, la classique bergère des Alpes avec son grand chapeau de paille fleurie de marguerites et de coquelicots (Berne campagne), là, une charmante Vaudoise (qui serait Belge, hélas!) vend des bijoux


Canton de Schwitz.

et reste très simple sous sa jupe et son corselet de velours sans ornement, coiffée d'un chapeau à cloche enguirlandé de fleurs; plus loin, les Zurichoises qui, plus élégantes, parent volontiers leurs corsages de chaînes et de pendeloques d'argent, comme d'ailleurs les Bernoises de la ville; mais ces dernières se coiffent d'une auréole de dentelle noire à jours d'un effet très bizarre. Ces grandes coiffures légères et diaphanes se retrouvent dans le canton d'Appenzel où les femmes posent sur leur tête une sorte de papillon de tulle noir plissé dont les formes varient un peu de l'une à l'autre. Mais le bonnet le plus coquet est certes celui des filles de Schwitz : il est en dentelle blanche très fine, relevé des deux côtés et orné d'un bouquet de fleurs.

Les femmes du Tessin, canton voisin de l'Italie, se distinguent par la sobriété de leur costume d'ailleurs peu répandu. Les hommes sont en général grands et bien découplés; la veste courte et la culotte étroite arrêtée au genou fait encore valoir l'élégance de leurs formes. Fritz le joueur de cithare, du canton de Saint-Gall, beau garçon au teint frais, aux cheveux très blonds et frisés est le type rêvé du Daniel dans le « Chalet » d'Adam; à son talent de musicien, il joint une voix agréable qui module fort bien les roulades des tyroliennes. Mais, malgré tout le soin apporté dans la reconstitution scrupuleuse du costume et des sites, on sent l'effort de la mise en scène.

En somme, parmi tous les étrangers, voisins de la France, les plus puissants évocateurs de la terre natale, ceux qui donnent avec le plus d'intensité une impression d'art, ce sont encore les Espagnols qui, en dépit des multiples imitations maladroites et des copies écœurantes, savent encore arrêter au passage le flâneur et le tenir

FEMMES DE FRIBOURG.



DANSEURS ESPAGNOLS.

attentif aux évolutions de leurs danseurs. Il y a eu là, tout à fait au commencement de l'Exposition, de délicieuses soirées, lorsque la troupe nouvellement arrivée et pleine encore du parfum de ses souvenirs, s'assemblait le soir sur la rive de la Seine, très peu fréquentée à cette heure : les hommes fumaient silencieusement leurs gros cigares évasés, ou causaient à mi-voix ou bien jouaient à se poursuivre sur le quai : les danseurs faisaient dans ces courses des bonds d'une souplesse inouïe. Les femmes fredonnaient un refrain favori sur la guitare ou bien parlaient avec volubilité de leurs succès d'hier, de leurs espoirs de demain et les conversations, qui, avec le son rauque des consonnes, semblaient presque une dispute, étaient saccadées par le papillonnement des éventails s'éployant ou se fermant soudain avec un bruit d'aile. Entre leurs doigts, ces jeunes filles tenaient une fleur dont elles respiraient souvent le parfum ou bien laissaient monter la fumée bleuâtre d'une cigarette; entre les lèvres de piment rouge, les dents n'avaient plus la blancheur des perles, mais la teinte rosée d'un corail très pâle; les cheveux descendaient sur les nuques mates en lourds bandeaux retenus par une fleur près de l'oreille ou s'étageaient en coiffures dressées contre le haut peigne d'écaille. Aux approches de la représentation, c'étaient dans les coulisses des chuchotements de voix, des battements de portes, des appels : ici, une grande danseuse brune aux yeux de bohémienne, debout sur une chaise, en camisole blanche, tournait une boucle sur son doigt; là un mulâtre se couvrait la figure de blanc-gras pour tenir la poudre; plus loin, un danseur, accoté au mur, chaussait ses escarpins. Puis, sur un claquement de castagnettes, le silence se fait et au grincement altier des



JOUEUR DE CITHARE (CANTON DE SAINT-GALL).



GROUPE DE DANSEURS ET MUSICIENS ESPAGNOLS.

mandolines et des guitares, les danseurs entrent en scène : les divers pas se succèdent avec leur variété d'attitudes, tantôt provocantes et hardies, tantôt onduleuses et comme soumises; puis peu à peu les artistes s'échauffent, les cris des musiciens les excitent, le rythme se précipite, le danseur entoure, serre sa compagne de plus près, puis au moment où tous deux semblent emportés dans un tourbillon impéteux et déchaîné, la musique cesse brusquement et le couple s'arrête immobile et comme figé dans une pose si précise que l'on croirait voir deux statues de cire sans le battement des poitrines et le rouge qui monte aux joues. Malheureusement l'illusion s'enfuit dès que l'on porte les yeux autour de soi et que l'on rencontre le décor banal de tous les cafés-concerts.

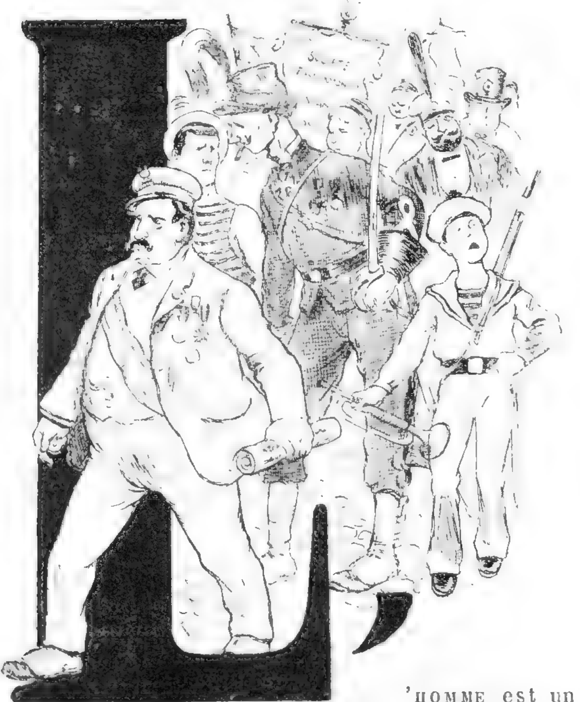
D'ailleurs, il n'était guère possible de vivre ces moments délicats et précieux qu'au début de cette Exposition, car tous ces indigènes : Tonkinois, Chinois, Sénégalais, Espagnols, se sont laissé peu à peu inoculer le virus de la civilisation cosmopolite et ont par suite beaucoup perdu de leur cachet : Aïna, la petite Tunisienne, qui autrefois collectionnait avec amour les décimes italiens, n'accepte plus aujourd'hui, tel un bureau de poste, que les piècettes blanches à « la Semeuse »; les bons Chinois ont délaissé leurs bâtonnets pour de confortables couverts en ruolz; quant à Mercédès qui roulait si adroitement ses cigarettes odorantes dans le creux de sa main, elle fume aujourd'hui du « Caporal » paquet bleu!

PAUL GAILLARD.

CHINOISERIES PARISIENNES

QUI N'A PAS SON CONGRÈS?...

(*Illustrations de Testevuide.*)



L'HOMME est un animal fait pour vivre en société — en beaucoup de sociétés :

Sociétés philanthropiques, amicales, protectrices, sportives, savantes, philharmoniques, littéraires, etc., etc. — toutes plus déclarées les unes que les autres d'utilité publique — la liste en est interminable.

Payer une cotisation pour inscrire sur sa carte de visite « *Membre de plusieurs sociétés... etc...* » répond à un des instincts les plus énergiques de l'espèce humaine à l'état civilisé.

Se réunir en assemblée, agiter de graves questions, confectionner des ordres du jour, des harangues, des procès verbaux, des rapports, etc... puis n'y plus penser et clore les travaux par un banquet, où la plus franche cordialité ne cesse de régner... Quoi de meilleur?...

Entre citoyens du même pays, c'est délicieux. Pour peu que les gens soient de nationalités diverses, jouissant d'une parfaite incompatibilité d'idées, d'intérêts et de langage, ça devient grandiose — et ça se nomme un *Congrès*.

Il en fleurit plusieurs par jour en temps d'Exposition universelle; et les matières les plus variées en ornent les programmes. Toutes les cordes de la lyre humaine y sont pincées; toutes les branches, les vieilles branches de l'arbre de la science du bien et du mal y sont vigou-



reusement secouées : depuis le Congrès ambitieux qui rêve de réformer l'ordre social et de établir sur une assiette — au beurre — mieux équilibrée, jusqu'à celui qui se contente de réformer tout simplement l'Orthographe, en expulsant sans pitié les liaisons douteuses, les *l* mouillées sans motif et les *h* si dangereuses à trop aspirer vu les innombrables microbes en suspension dans notre moderne atmosphère...



Qui n'a pas son petit congrès?...

* * *

En 1900, Paris en aura vu un d'un genre particulier : le genre féminin.

Ce genre éminemment national a, en effet, pris la parole.

Ces dames y ont été de leur five o'clock-Congrès.

Le sexe auquel nous devons presque tous notre mère a rédigé ses cahiers...

Je suis homme « *Homo sum* », commedisaient les Latins pour faire croire qu'ils étaient bacheliers, et rien de ce qui est féminin ne me laisse indifférent.

Le Congrès du Féminisme a donc tout spécialement sollicité mon intérêt.

Comme dans tout Congrès qui se respecte, il y a eu des discours, des réponses aux discours; on y a discuté tantôt avec calme, tantôt plus âprement sans jamais, toutefois, aller jusqu'à se prendre aux faux cheveux.

Le thème de la discussion fut naturellement toujours le même : les revendications de la femme tyrannisée, écrasée, rasée à son avis, du moins par l'odieuse puis-



sance qui s'obstine à toujours pencher du côté de la barbe.

Sans examiner les revendications en elles-mêmes, sans chercher à en déterminer le plus ou moins de justesse, un point, toujours le même, me frappe en pareille occurrence : c'est combien ces dames s'y prennent mal dans leurs efforts pour arriver à un état de choses meilleur pour elles.

Dès que six femmes, en désir de fonder un journal, se trouvent réunies, on est sûr qu'elles écriront : « Oh! les hommes! Nous autres, pauvres femmes! Tyrans! Victimes! etc... » S'en trouve-t-il quelque part toute une assemblée, on est sûr qu'elles clameront : « Oh! les hommes! Nous autres, pauvres femmes, etc... » Et des plaintes, et des cris de révolte, avec accompagnement de menaces et de tirades méprisantes à l'adresse de l'autre moitié du genre humain.



Quelle erreur!

Que n'ai-je pu, récemment, être pendant quelques heures une jeune et jolie femme! D'abord ça m'aurait fait plaisir d'être jeune et joli; et puis, en tant que femme, il m'eût été permis de prendre la parole au Congrès en question; et j'aurais aimé à déverser dans ces nombreuse oreilles féminines — que je me figure toutes mignonnes et d'une transparence délicate et rosée — un excellent discours bourré d'excellents conseils.

Malheureusement la métamorphose est devenue, de nos jours, chose assez peu praticable; et n'ayant pu prononcer ma harangue où j'aurais voulu, je l'ai transformée en un cours pédagogique en pas mal de leçons, dussé-je, afin de le professer, solliciter la création d'une chaire de « mouvement féministe » dans un des principaux lycées de jeunes filles de Paris.

* * *

En attendant, je donnerai volontiers un léger aperçu de ma méthode d'enseignement.



Tout d'abord, dirais-je aux jeunes élèves, et en ne remontant qu'à la création du monde, pénétrez-vous bien de ceci : naturellement, originellement, l'homme n'est pas supérieur à la femme. Au contraire même, en nous montrant Adam privé d'une de ses côtes, au bénéfice d'Ève, l'Histoire sainte semble nous enseigner qu'au début l'homme était, si j'ose dire, *côté* plus faiblement que sa compagne.

Or l'homme est maintenant le maître, la femme l'esclave, dites-vous. Et vous voulez changer ça. Alors la logique ordonne que vous surpreniez le système auquel l'homme a dû ce résultat — afin de l'employer à votre tour.

Je précise :

Vous fondez un journal. Prenez la première feuille masculine venue... Qu'y lirez-vous?... Un écho dans ce genre : « La belle Mme Z... était éblouissante à la première de ***, qui a eu lieu hier soir au Théâtre de ***... Ses blanches épaules... etc..., etc... » Pourquoi n'useriez-vous pas du même procédé, et ne trouverait-on pas dans vos colonnes, au lendemain d'un bal officiel : « Le visage frais et rasé du charmant M. X... faisait le meilleur effet; sa toilette était d'un goût parfait et la petitesse de son pied a été le succès de la soirée... »

Comment les hommes parlent-ils aux femmes?...

Toujours le compliment sur les lèvres. Faites de même.

Vous vous trouvez avec un gros monsieur bedonnant et lourd à faire pitié...

— Rien ne vaut pour moi, lui direz-vous la bouche en cœur, ce je ne sais quoi de grave et de majestueux qu'ajoute l'embonpoint à un

extérieur déjà distingué... Vous causez avec un demi-cent de clous :

— Les faux maigres, il n'y a que ça !...

Jeunes élèves, méditez l'axiome si connu : « On ne prend pas les mouches avec du vinaigre ». Et supposez toujours les hommes aussi mouches qu'il vous plaira.

Ils se sont adressés à votre vanité. Cultivez la leur... Le terrain est propice.

Et leur paresse donc !... Evitez-leur toute peine, toute fatigue, de même qu'ils affectent de le faire à votre égard.

Vous êtes à la meilleure place d'intérieur d'un omnibus, chère madame. Il pleut à verse, le vent siffle et coupe, et vous voyez sur la plate-forme un infortuné monsieur trempé, transi... Ne faites ni une ni deux... Levez-vous et allez offrir votre place au monsieur de la plate-forme... Insistez :

— Monsieur, croyez que je serai tout à fait heureuse si vous acceptez... etc... etc...

Le monsieur acceptera.

En chemin de fer, pour un long voyage :

— Oh ! Monsieur, prenez donc ce coin, je vous en prie...

A l'arrivée, offrez la main au Monsieur, pour l'aider à descendre de wagon... Et s'il a une valise un peu lourde, portez-la-lui jusqu'au prochain fiacre.

Ramassez-lui sa canne, s'il l'a laissée tomber...

Comment voulez-vous que les hommes ne soient pas vos esclaves après de pareils procédés ?

Et vous avez encore bien d'autres filons à exploiter... La gourmandise :

A table :

— Le meilleur morceau, cher Monsieur... Je ne veux le voir qu'à vous...

En soirée, vers le buffet :

— Place, Mesdames !... Place pour ce délicieux M. Y... qui meurt de soif !...

Au théâtre, en offrant des bonbons :

— Acceptez, cher ami... Ils sont exquis... Ça vient de chez Untel... Et surtout restez sur le devant de la loge...

Croyez-vous, jeunes élèves, que les hommes n'aient point de coquetterie ? Offrez-leur donc des bijoux, des étoffes de prix et des chevaux de luxe... Vous verrez...

* * *

Ce n'est là que quelques exemples pris au hasard dans les nombreuses leçons qui composent le Cours de « mouvement féministe ».

Mais ils suffisent pour mettre en lumière la logique et la simplicité de la méthode.

Jeunes élèves, vous voulez ravir à votre profit, la suprématie jusqu'aujourd'hui masculine. Manœuvrez donc contre ces messieurs ainsi qu'ils ont fait pour triompher de vos aînées.

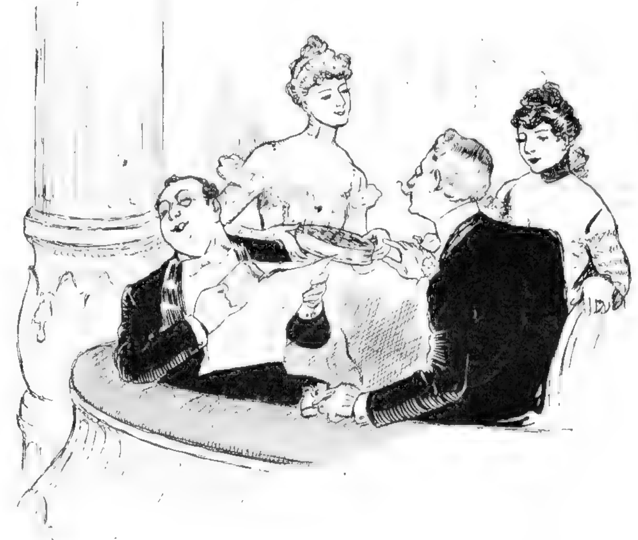
Retournez contre eux cette arme délicate et toujours victorieuse qui, chez eux, se nomme la « galanterie ». Ce n'est que l'art d'entretenir avec empressement et séduction toutes les petites faiblesses inhérentes à l'âme humaine et de les développer de telle sorte que, réunies en un faisceau, toutes ces petites faiblesses en forment une grande, totalement incapable de résistance.

Dès lors sur les hommes à jamais efféminés, vous régnerez en souveraines fortes et incontestées...

* * *

Une jeune élève réfléchie me fera peut-être observer :

— Mais si jamais ces préceptes sont suivis, ce seront alors les hommes qui auront toutes les choses agréables



de l'existence; et il nous en restera tous les embêtements ?...

— Dame !... puisque vous voulez intervertir les rôles...

* * *

Entre nous (et ceci ne sera pas dit dans le cours) je ne suis pas sûr que le moyen que je préconise réussisse le moins du monde...

Mais au cas où, dans l'avenir, ces dames se décideraient à en essayer, j'aurais la satisfaction d'avoir procuré à mes descendants masculins — pendant le temps que durerait l'expérience — un certain nombre de jours d'une existence qui ne manquerait assurément pas de charme.

Ch. Clairville.



CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique : *Le Rêve* (reprise), drame lyrique, en huit tableaux, de Louis Gallet, d'après le roman de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau. — Mlle Delna dans *Carmen*. — Bouffes-Parisiens : Reprises de *L'Enfant Prodigue* et de *Pomme d'Api*.

En remettant à la scène l'intéressante et significative partition qui marqua pour M. Bruneau la première étape du succès, il y a déjà neuf années de cela, le directeur de l'Opéra-Comique a donné satisfaction à tous les partisans de cette œuvre. Ils étaient assez clairsemés, jadis; mais, à l'heure actuelle, grâce au chemin parcouru entre la première représentation et la reprise, ils sont devenus la masse du public averti et admiratif qui vient de confirmer sans réticence le triomphe assez discuté de la première heure.

Les auditeurs sont mûrs, aujourd'hui, pour jouir en toute connaissance de cause de ce « Rêve » qui fut un audacieux ouvrage d'avant-garde et qui prépara les voies à la *Louise* acclamée de M. Gustave Charpentier. Au reste, il y a entre ces deux partitions un lien de parenté évidente, et à l'heure où elles tiennent l'affiche à tour de rôle, le parallèle entre les deux compositeurs s'impose tout naturellement, car si l'on a pu applaudir le hardi poème lyrique du musicien « montmartrois », il convient de ne pas oublier pour quelle part M. Bruneau a été dans sa réussite. L'honneur lui revient, en effet, d'avoir vaillamment taillé la brèche d'où surgiront désormais sur les routes de l'art des œuvres de sincérité, animées du double souffle de l'idéal et du réalisme, et fondant ces deux éléments, comme l'âme et le corps le sont pour la vie humaine, au point que l'un ne saurait exister sans l'autre.

Ah ! que nous voilà loin du genre conventionnel dont se contentèrent des générations sans noble exigence artistique ; loin des joliesses banales des musicalités sans portée ; loin de ce que l'on appela si longtemps, et non certes à la gloire de notre goût : « le genre éminemment français » !

Voici enfin de la musique expressive, pittoresque, descriptive, s'adaptant, s'enroulant pour ainsi dire aux situations du drame, comme la vigne à l'ormeau, selon les termes du poète antique.

Certes, nous avons retrouvé — et M. Bruneau le confesse lui-même, en la très juste et très discrète appréciation qu'il a donnée, de son ouvrage, dans une récente chronique — certaines aspérités instrumentales qui, dès l'origine, nous avaient causé de la surprise ; certes la trame orchestrale n'est point exempte de recherches voisines de la bizarrerie, et les phrases vocales sont parfois tourmentées à l'extrême ; mais comme l'on oublie vite ces négligeables imperfections devant la haute tenue d'ensemble de la partition, qui nous a révélé des beautés toutes nouvelles, et qu'il faut définitivement classer au premier rang des productions modernes les plus dignes de fixer notre intérêt.

* * *

Le Rêve dont on avait primitivement changé le dénouement, et dont on avait modifié la scène de l'Extrême-Onction qui, malgré la beauté artistique avec laquelle elle est traitée, ne laisse pas de choquer par la trop exacte reproduction de la plus grave et de la plus lugubre cérémonie du culte catholique, nous a été rendu avec la version primitive, y compris ce tableau des derniers sacrements dont tout l'art du compositeur ne peut sauver la pénible apparence de parodie.

La suppression de ce simulacre rituel n'ôtait rien au tragique de la situation, et il suffisait de passer de l'entrée du prélat à son geste superbe, lorsqu'il place le cierge aux mains d'Angélique mourante, qui retombent inertes d'abord, et qui, lorsque le miracle s'accomplit, brandissent triomphalement la cire à la flamme symbolique, au milieu du cantique d'actions de grâces.

A tous les tableaux du poème qui nous donnent une impression d'enluminures naïves et charmantes, il aurait aussi convenu de ne pas juxtaposer la brutalité vulgaire du dernier décor et d'une mise en scène qui afflige les yeux comme, à la dernière page d'un délicat missel, l'oubli d'une criarde et violente image d'Epinal.

Ici, M. Carré voulut trop bien faire et ne songea pas que le mieux est ennemi du bien. A ces réserves près, nous sommes heureux de constater le beau succès de cette reprise, après avoir salué celui de l'origine, en 1891.

De la distribution primitive, seuls demeurent Mme Deschamps-Jéhin, qui serait une absolument parfaite Hubertine si elle consentait à coiffer la bonne et simple brodeuse d'un chapeau moins seyant et moins coquet. Ja-

mais modiste de Beaumont-l'Eglise n'aurait été capable d'exécuter un aussi élégant modèle.

M. Bouvet ne pouvait se surpasser dans son rôle de l'évêque, l'un de ses meilleurs. Il y fut et y est encore d'une incontestable perfection.

Mlle Simonnet, l'Angélique de la création, est remplacée par l'inévitable Mlle Guiraudon, l'étoile à tout faire, chanteuse très correcte il est vrai, mais dont l'allure mesquine rapetisse généralement les rôles qu'on lui confie.

Elle a fait constamment regretter sa remarquable devancière, de même que M. Beyle, sous les traits de Félicien, a été impuissant à égaler l'ardeur juvénile et la conviction passionnée de l'excellent Engel.

Il n'y a qu'à louer la bonhomie de M. Vieulle, succédant à M. Lorrain dans le rôle du bon Hubert, sauf que, de même que Mme Deschamps — sa femme, dans la pièce — il a trop sacrifié à une vaine et invraisemblable élégance en arborant une redingote dont la coupe ne laisse pas assez à désirer.

Quelqu'un qu'il faut complimenter sans restriction, c'est M. Luigini. Son exécution orchestrale fut des plus remarquables et elle n'a pas contribué pour peu au succès de cette belle soirée.

* * *

Depuis Mme Deschamps-Jehin dont le physique se prêtait on ne peut moins au rôle de la troublante héroïne, il ne nous avait pas été donné de voir une Carmen aussi désopilante que Mlle Delna.

Encore toute au souvenir du rôle de l'ogresse Grignotte où elle se montra si exquisement bouffonne, dans « Hansel et Gretel », elle n'a pu se défaire des yeux terribles qu'elle roulait en regardant les deux enfants qu'elle s'apprêtait à croquer après les avoir fait cuire à point, et elle envisage le pauvre José de la même façon qu'Hansel, lorsqu'elle disait, avec l'eau à la bouche :

J'aime les gens quand ils sont grrrrras.

Pour si appétissant que soit M. Maréchal, ce sont là d'étranges façons d'amoureuses, et l'on comprend qu'il regimbe et fasse le sourd aux premières avances d'une aussi redoutable commère.

Et tout le long de la pièce, il en est ainsi. Sans l'admirable voix que l'on sait et grâce à laquelle la chanteuse donne parfois le change sur les maladresses de l'actrice, il serait impossible de supporter une interprétation aussi lourde, et il faut bien le dire, d'une vulgarité aussi accentuée.

Plus que jamais on doit regretter Mme de Nuovina, la seule qui, depuis la créatrice du personnage, lui ait prêté sa véritable physionomie, et plus que jamais on doit désirer sa rentrée sur une scène où l'on aurait dû savoir la retenir.

* * *

C'est toujours une bien jolie partition, vive et fort spirituelle, très touchante aussi par endroits, que celle que M. André Wormser a écrite pour accompagner la jolie pantomime de l'*Enfant prodigue*. On se souvient encore du grand succès remporté par cette pièce mimée, à la fois comédie et drame, d'abord au Cercle funambulesque, ensuite aux Bouffes-Parisiens, et l'on se rappelle à quel point la musique ajoutait de force au jeu si éloquent de Mlle Felicia Mallet dans son rôle d'enfant prodigue, aux regards attendris ou courroucés de Mme Crosnier et de M. Courtès dans M. et Mme Pierrot que leur fils abandonne après les avoir volés, aux mines futées de Mlle Bianca Duhamel dans la petite blanchisseuse Phrynette, que débauche le jeune Pierrot.

Eh bien, cette pantomime amusante autant que touchante, et cette musique si délicatement adaptée aux gestes ou mines rapides des acteurs, et ces interprètes eux-mêmes ou, du moins, les deux principaux d'entre eux, nous les retrouvons au théâtre des Bouffes-Parisiens, tout flambant neuf et qui vient d'effectuer sa réouverture sous la nouvelle direction de MM. de Vildreux et Lucien Pezzani. Que cette heureuse soirée leur soit d'un bon augure et leur annonce les fructueuses recettes qu'ils doivent espérer en ce temps d'Exposition universelle, avec une pièce éminemment facile à comprendre et dont le succès, dès le premier jour, fut quasiment universel !

A. Boisard.

P. S. — Mme Edouard Colonne a repris ses cours et leçons de chant le 1er octobre, 43, rue de Berlin.

* * *

La partition de *Mariage Princier*, l'opéra-bouffe de Paul Ferrier, musique d'Ernest Gillet, représenté à la Renaissance, vient de paraître chez l'éditeur Biardot.

* * *

Aux pianistes, il convient de signaler une aimable composition de M. Louis Billard : la *Valse Câline*.

Cet intermezzo, quoique d'un genre léger, est à coup sûr d'une facture intéressante. La mélodie d'un charme enveloppant est soutenue par une harmonie élégante et d'un modernisme raffiné.

A. B.

Chronique des Livres

On ne trouverait certainement un ouvrage plus intéressant et plus actuel que l'*Armée coloniale*, qui vient de paraître chez l'éditeur Charles Tallandier. Ce volume, le premier d'une série qui, selon toute vraisemblance, sera aussi longue que prospère, s'applique à l'année 1899. Publiée sous la direction de MM. Ch. Mourey chargé du service de la statistique à l'Office colonial, et Louis Brunel, docteur en droit, avec le concours de collaborateurs tels que MM. le général Galliéni, Picquié, et Teissier. L'*Armée coloniale* constitue un livre d'histoire au sens le plus positif et le plus autorisé du mot, en même temps qu'une source infiniment abondante de renseignements du caractère le plus pratique et le plus utilitaire. Avec l'historique de tous les faits qui se sont produits dans l'ordre colonial en 1899, elle retrace consciencieusement tous les essais tentés dans le domaine économique, tous les résultats obtenus — et aussi quand il le faut, les déboires essuyés.

On voit par là qu'un tel ouvrage s'impose à l'attention des hommes politiques, des administrateurs, des commerçants, des publicistes et de toutes les personnes qui à un titre ou un autre s'occupent de colonisation.

* * *

L'unité, la paix, le bien-être infini, le progrès universel substitué au carnage, aux boucheries sans limites, aux famines épouvantables, aux récidives quotidiennes des férocités les plus inouïes, tel est le miracle opéré par le cœur, par la volonté, par le génie d'un homme que Georges d'Esparbès, le lyrique conteur et prodigieux coloriste, dépeint et glorifie dans *Le Roi*.

Le Roi n'est pas un rêve, ni une aspiration, c'est une évocation. C'est, dite en prose, mais dans une prose singulièrement vibrante, frissonnante, exultante, l'épopée du plus populaire de nos rois, du guerrier d'Arques et d'Ivry, qui fut aussi le roi de la poule-au-pot et de l'Edit de Nantes ; j'ai nommé Henri IV. C'est la *Henriade* nouveau jeu, — une *Henriade* chaude et empoignante comme le roman le plus passionnant.

Jamais l'histoire ne fut animée avec plus d'art ; jamais le patriotisme n'inspira hymne plus fervent ; jamais la France ne fut magnifiée comme dans ce panégyrique plein d'humour, de sève et de verve, adapté à la bonne, riche et savoureuse langue du seizième siècle, qui est aussi une ravissante restitution du sel, de l'esprit, de la poésie, des légendes, des chevauchées, des jeux, des énergies, et du caractère de la vieille Gascogne. (E. Flammarion, éditeur.)

* * *

Si un grand écrivain a dit « le style c'est l'homme », on peut dire aussi : nos chansons, c'est nous ; et c'est pourquoi il nous plaît tant de les répéter, les bonnes et saines chansons qui font rire à gorge déployée, qui donnent un frisson d'enthousiasme, et font verser de vraies larmes en rappelant les malheurs et les douleurs de la vie. Nous nous y retrouvons tout entiers, tels que nous sommes, à la fois sceptiques, gouailleurs et... profondément sensibles. Or, les *Chansons Gauloises* que publie O. Pradels, possèdent au plus haut point ce caractère éminemment populaire et national. La note patriotique y éclate à chaque instant ainsi que la note vraiment « honnête », sans avoir bien entendu le caractère d'un livre destiné à l'éducation des jeunes filles, les *Chansons Gauloises* respirent un souffle « moral » qui constitue leur marque propre. On s'en convaincra aisément en parcourant successivement *Les vrais Faubourgs*, cette éloquente réhabilitation du peuple trop souvent souillé par la littérature naturaliste ; *La Française, Maman Rataplan, Le Chêne Gaulois, Je suis Chauvin*, etc., c'est assez dire qu'un succès du meilleur aloi est promis à ce recueil nouveau, si gai et si vibrant. (Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, 3 fr. 50.)

* * *

La verve d'Albert Guillaume est intarissable, et son nouvel album au titre affriolant, accompagné d'une étincelante préface du spirituel Coquelin cadet, obtiendra le succès de ses aînés : *Madame est servie, Mes 28 jours* et *P'tites femmes*.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur signaler ces nouvelles pages du Parisien raffiné, du dessinateur impeccable, de l'artiste habituel de la Parisienne, intitulées : *Pour vos beaux yeux*. Tous ceux qui goûtent la « Revue comique » de notre humoristique collaborateur se plairont à retrouver dans ce charmant recueil en couleurs la mordante observation et la fine satire de l'un des artistes contemporains qui mettent en pratique avec le plus de bonheur la maxime bien connue : « *Castigat ridendo mores* ».

On ne saurait en effet rire de meilleur cœur, et châtier de meilleure grâce. (H. Simonis-Empis, éditeur.)

Amour, Amour, le nouveau roman du maître humoriste Pierre Weber, est traité dans la manière élégante, précise et narquoise des romans de l'autre siècle. L'auteur a trouvé l'art difficile de conter finement des aventures parfois scabreuses. Dès sa publication en feuilleton dans le *Journal*, ce roman a soulevé une très vive curiosité, surtout parmi les femmes ; il aura certainement en volume le même succès. (Même éditeur.)

* * *

C'est un véritable événement littéraire que l'admirable édition publiée par Ollendorff du *Calvaire*, d'Octave Mirbeau, avec les superbes illustrations de Jeanniot. *Le Calvaire* est le livre le plus puissant du grand écrivain ; c'est une « Manon Lescaut » moderne, l'histoire d'une liaison farouche et passionnée. En l'héroïne de ce chef-d'œuvre, se résume toute la femme. *Le Calvaire* restera à cause de sa forme vivante, de la chaleur de passion qui y circule, et du sentiment profond d'humanité qui s'en dégage.

* * *

Notre éminent collaborateur, M. Boyer d'Agen, donne une suite à la magnifique étude historique qu'il publia naguère, sous ce titre : *La Jeunesse de Léon XIII*. Ce premier volume commençait en plein premier Empire et, de 1830 à 1838, parcourait la première période de la plus longue et de la plus intéressante carrière que fournit encore le grand politicien de ce siècle.

Il reprend aujourd'hui son récit en 1838 et continue jusqu'en 1843 cette curieuse histoire d'une famille romaine dans l'ancien Etat pontifical.

La Prélature de Léon XIII, — ainsi s'intitule cette chronique intime documentée par la correspondance de Mgr Joachim Pecci, — constitue une lecture indispensable à la connaissance d'un pontificat si fécond et à celle des événements du XIXe siècle presque entier, que résume, en le remplissant, la vie prodigieusement active de l'illustre vieillard. (Société française d'Editions d'art, édit.)

* * *

Ce m'est un devoir et un plaisir patriotique de signaler à toute l'attention de mes lecteurs le beau livre que vient de publier M. Victor Tautet, bibliothécaire-archiviste, sous le titre : *Survivance de l'esprit français aux colonies perdues*. En des pages exactes, documentées, et singulièrement vibrantes, M. Tautet montre la race, l'âme de la France, persistant, quand même, malgré les révolutions et les catastrophes historiques, à l'île de France (aujourd'hui Maurice), dans la Louisiane, au Canada. Aucune lecture n'est plus émouvante, plus vivante et, au point de vue français, plus édifiante. C'est assez dire qu'un succès du meilleur aloi est, dès à présent, acquis à ce livre d'érudition et de piété nationales. (Augustin Challamel, éditeur.)

Pierre Duc.

Petit Memento bibliographique.

Librairie Borel — *Méryem*, par Paul Brûlat ;

Librairie Flammarion — *Vocations perdues*, par Emma Prosbert.

Librairie Ollendorff — *L'Autre voie*, par Louis Guéry ; *L'Imposture*, par Camille Bruno. — P. D.

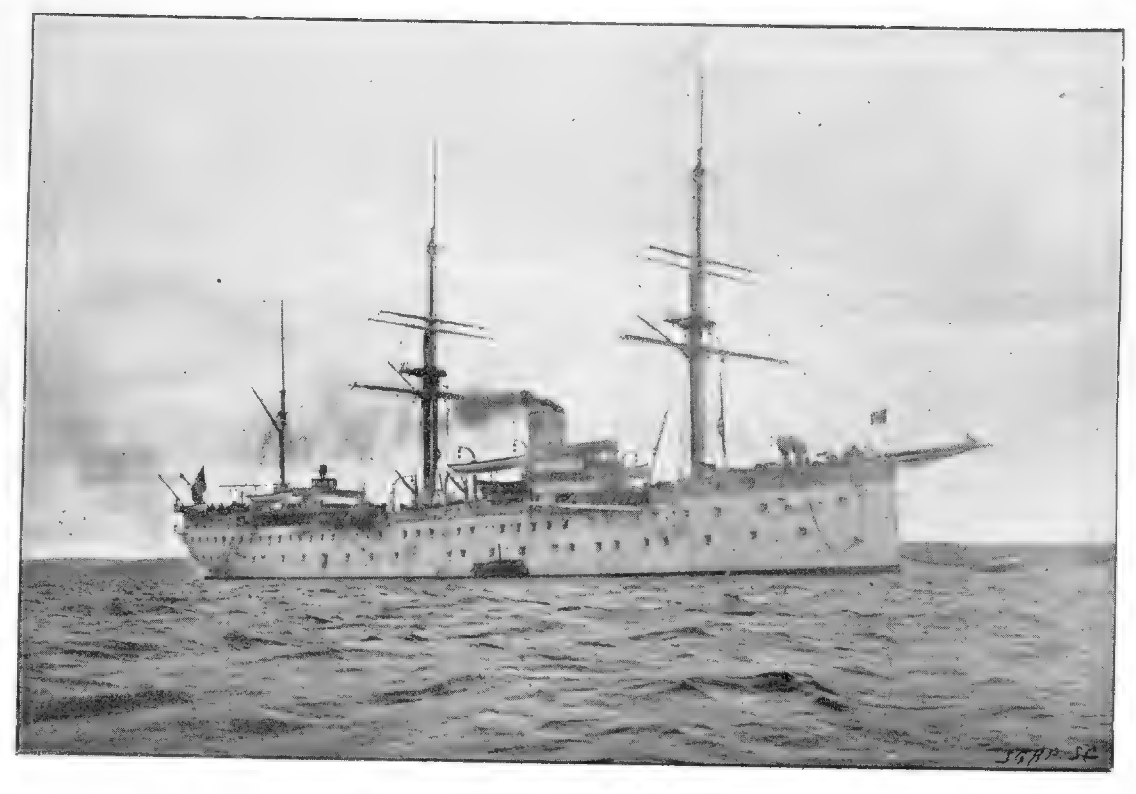
La Semaine illustrée

....

Le « Duguay Trouin ». — *L'Iphigénie* a vécu en temps que bâtiment affecté à l'instruction de nos futurs officiers de marine.

C'est le *Duguay-Trouin*, bâtiment plus en rapport avec les types modernes qui lui succède.

Le *Duguay-Trouin* est en rade de Brest depuis le commencement d'octobre et nos jeunes élèves de marine y seront embarqués à l'avenir pour faire à son bord les croisières réglementaires.



Le « Duguay-Trouin ». — (Photographie R. Boëlle.)

....

Le Duel Ferrette Marlier. — Un duel dont le dénouement a été tragique et qui a attristé toute la région de l'Est vient d'avoir son triste épisode à Bar-le-Duc.

M. Ferrette, député de la Meuse, a tué d'un coup d'épée un honorable négociant, M. Marlier, qui avait le malheur de ne pas partager la manière de voir politique de ce représentant au Palais-Bourbon.

Toutes choses considérées, c'est là un événement profondément regrettable ; que pour une divergence de vues deux hommes qui jouissent de la considération de leurs amis en arrivent à s'entre-tuer cela paraît monstrueux et cependant cela est. On s'habitue trop à voir dans une rencontre, l'échange de deux balles sans résultats ou une égratignure insignifiante au poignet ; puis une fois sur le terrain, le sang afflue au cerveau, empêche tout raisonnement et l'on se fait tuer lamentablement.

Ces regrets exprimés, l'auteur de ces lignes qui a conservé un agréable souvenir de Bar-le-Duc adresse à la famille du regretté M. Marlier l'hommage de ses bien sincères condoléances.



M. Ferrette.
(Photographie Sartony.)



M. Marlier.
(Phot. communiquée par M. Lapcussée.)

....

M. Ballot-Baupré. — M. Ballot-Baupré, président de chambre à la Cour de cassation, est élevé à la première présidence de ce tribunal suprême en remplacement de M. Mazeau, retraité.

M. Ballot-Baupré, reçoit en la circonstance un avancement régulier, ce qui est assez exceptionnel.



M. Ballot-Baupré. — (Phot. Pierre Petit.)



M. Georges Graux. — (Phot. Ladrey-Disderi.)



M. Jonnart. — (Phot. Liébert.)

M. Jonnart. — M. Jonnart, député du Pas-de-Calais, vient d'être nommé gouverneur général de l'Algérie, en remplacement de M. Laferrière, appelé au poste de président de chambre à la Cour de cassation.

Cette place devenait vacante par suite du passage de M. Ballot-Baupré à la première présidence à la Cour suprême que M. Mazeau a quittée le mois dernier, atteint par la limite d'âge. M. Jonnart est un membre du Parlement, très apprécié de ses collègues. Né le 27 décembre 1857, à Fléchin, dans le Pas-de-Calais, M. Charles Jonnart représente depuis les élections de 1889 la deuxième circonscription de Saint-Omer. Avant d'entrer à la Chambre, il appartint à l'administration et fut successivement chef de cabinet de M. Tirman, au gouvernement général de l'Algérie, puis directeur des affaires algériennes au ministère de l'intérieur, et enfin commissaire du gouvernement près le conseil de préfecture de la Seine. Il a été ministre des travaux publics, du 3 décembre 1893 au 22 mai 1894, dans le cabinet Casimir-Perier ; il y combattit l'application aux ouvriers et employés de l'Etat de la loi de 1884 sur les syndicats professionnels. Il est conseiller général du Pas-de-Calais pour le canton de Fauquembergues. M. Jonnart ne quitte pas la Chambre et se trouve par ce fait en mission temporaire.

....

M. Georges Graux. — M. Georges Graux, vice-président du conseil général du Pas-de-Calais, a succombé samedi à Arras d'un cancer à la langue.

M. Graux a tenu une place considérable à la Chambre, où il s'est occupé principalement des questions économiques.

Le distingué représentant du Pas-de-Calais a pris une part active à toutes les discussions relatives aux tarifs des douanes et la politique protectionniste n'eut pas de plus chaud défenseur.

M. Georges Graux est né à Saint-Pol, dans l'arrondissement qu'il représentait à la Chambre.

Avocat au barreau de Paris et secrétaire d'Ernest Picard, il a été attaché d'ambassade à la légation de Belgique, puis chef du cabinet de M. Martel au ministère de la Justice et à la présidence du Sénat.

Conseiller général du Pas-de-Calais, il est entré à la Chambre en 1881 ; mais il fut battu en 1885 au scrutin de liste, avec tous les républicains du département, et n'est revenu au Palais-Bourbon qu'avec les élections de 1889.

M. Graux avait épousé la veuve d'Ernest Duvergier de Hauranne, laquelle accusa un jour Emile de Girardin d'avoir concouru à l'organisation du système d'espionnage au profit des ennemis de la France; Mme Graux formula cette grave accusation dans une lettre adressée à la commission d'enquête sur les actes du général de Cissey.

Mais cette commission jugea le document tel qu'elle refusa d'en prendre copie.

Girardin porta la question à la tribune, et la Chambre approuva à l'unanimité la décision de la commission.

NOEL NOZEROY.



BEAUX-ARTS. — LOUIS XVI ET LA FAMILLE ROYALE (MATINÉE DU 6 OCTOBRE 1789). — Tableau de M. LOUIS BAADER. — (Gravure de M. BAUDE.)



CHEZ LE SPÉCIALISTE

— Voyons, là, franchement, serai-je plus jolie
Quand j'aurai, chaque jour, usé du fin Congo ?
— Ah ! Madame, combien votre divine peau
Sera fraîche, embaumée, et nacrée, et polie !

P. Yersin, au savonnier Victor Vaissier.

NOS GRAVURES

Beaux-Arts : *Louis XVI et la famille royale* (*matinée du 6 octobre* 1789), tableau de M. L. Baader. — Les bandes d'hommes et de femmes venues de Paris depuis la veille, qui rôdaient autour du château de Versailles, trouvèrent enfin le moyen de s'y introduire et d'envahir les appartements. Tremblante et demi-nue, la Reine, guidée par un officier d'artillerie qui était de service, se réfugie chez le Roi : le Dauphin et sa sœur y sont déjà, ainsi que le reste de la famille. Cependant, les gardes du corps défendent vaillamment la chambre et se font tuer ; les gardes françaises les soutiennent et se dévouent avec la même ardeur. Le plus affreux pillage commençait et les scènes les plus sanglantes allaient avoir lieu, quand Lafayette, averti, accourut.

Tel est l'argument qui a fourni au peintre le sujet de sa dramatique composition. Il y a beaucoup de mouvement dans cette scène intime qui nous reporte aux époques les plus troublées de notre histoire, et c'est une bonne page artistique rendue avec une grande sincérité et un réel talent.

Chronique des Courses

La réunion de dimanche peut être comptée parmi les plus brillantes de Longchamp. Tout a contribué à son éclat : un temps idéalement beau, l'affluence du public, l'élégance du pesage, enfin et surtout l'intérêt qui s'attachait à la grande épreuve d'automne. La recette s'est élevée à 165,000 francs environ, dépassant de plus de 20,000 francs celle de l'année dernière. Les étrangers qui affluent en ce moment à Paris sont venus en grand nombre à Longchamp, ils emporteront chez eux un merveilleux souvenir de notre premier champ de course.

Le prix du Conseil Municipal réunissait quatorze chevaux dont l'élite des deux générations de trois et quatre ans. *Semendria* et *Fourire* avaient chacun leurs partisans convaincus. La pouliche du baron de Schickler était sensiblement plus favorite. Au signal du starter, *Bérénice* s'élançait de suite en tête devant *Grandesse*, *Codoman* *Monsieur Amédée*, tandis que *Semendria*, *Melina* et surtout *La Morinière* perdaient un peu de terrain. *Semendria*, traversant le peloton, ne tardait pas à se placer en bon rang, à côté de *Monsieur Amédée* immédiatement derrière *Grandesse*. Dans la descente, *Codoman* en tête, devant *Grandesse*, *Semendria*, *Monsieur Amédée* et *Melina*. *Cap Martin* et *El dorado* étaient hors d'affaire. *Codoman* entrait le premier dans la ligne droite, suivi de *Semendria*, celle-ci faisait son effort un peu plus loin et venait dans un excellent style ; à ce moment, ses partisans ont pu croire à sa victoire ; peu après, tandis que Sloan restait absolument immobile sur son cheval, on voyait Childs solliciter sa jument, sans que celle-ci pût arriver à la hauteur de son adversaire ; elle avait deux ou trois belles foulées, puis elle fléchissait sous le poids. Dodge, qui attendait l'issue du duel engagé entre les deux chevaux pour livrer un second assaut au vainqueur, saisissait ce moment pour amener *Melina* ; il dépassait *Semendria* sans pouvoir menacer sérieusement *Codoman*, qui gagnait de deux longueurs et demie. *Delvino*, venu à la fin dans un excellent effort, prenait la troisième place à une demi-longueur de *Melina*, devant *Grandesse*, *Ganymède* et *Semendria*, qui ne persévérait plus.

Les autres courses ont pâli quelque peu auprès de cette sensationnelle épreuve. Elles ont été gagnées par *Yvon*, *Kroska II*, *Washington*, *Paysan* et *Roméo*, lequel, monté par son propriétaire, a rapporté une somme fantastique au pari mutuel.

ARCHIDUC.

L'imprimeur-gérant : **PH. MOUILLOT.**

Encres de la maison Lefranc.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire.

ANNONCES
DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au Palais le 25 octobre 1900, à 2 heures.
1° PROPRIÉTÉ A PARIS rue Vernier, 8, 10 et 12.
Mise à prix....... 65.334 francs.
2° PROPRIÉTÉ A PARIS rue Vernier, 14 et 16.
Mise à prix....... 42.000 francs.
S'ad. à Me Passion, avoué à Paris, r. de Rivoli, 53 ; Mes Bimont, Fromageot, Bourgoin, Mutel, Collin, Brillatz, Ducaruge, avoués à Paris, et Me Savart, notaire, à Fontenay-sous-Bois (Seine).

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 23 octobre 1900.
TERRAIN angle boul. Pasteur et boul. Vaugirard. Surf. 540m env. M. à p. 160 fr. le m. S'ad. aux not. Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, et Delorme, 11, r. Auber, d. de l'en.

MAISON Paris, 5, r. d'Argenson. R. b. 12.124 f. 40. M. à p. 130,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. not. 23 oct. 1900. S'a à Me Théret, not., 24, bd St-Denis.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 25 octobre 1900, à 2 heures, en deux lots :
DEUX MAISONS A PARIS
1° rue Ernest-Renan, 24. M. à p. 110,000 f.; 2° rue Ernest-Renan, 26. M. à p. 90,000 fr. S'ad. à Me Messelet, avoué, 62, boulevard Sébastopol.

1° Maison à Paris **R. POULET, 33** (18e arr.). R. 14,000 f. M. à p. 140,000 fr. 2° Maison av. jardin **ASNIÈRES** 51, r. du Château, lib. M. à p 12,000 f A adj. s. 1 ench. ch. n. 6 nov. Me Cotelle, not., 25, bd Beaumarchais.

FONDS de droguerie, en gros, 15, r. Barbette, M à p. pouv. ét. baiss. 10,000 fr. A adj le 17 octobre, à 1 h., ét. de Me Rigault, not., 31, boul. Sebastopol. M. Châle, liq., 7, boul. St-Michel.

Vente au Palais le 25 octobre 1900, deux heures.
MAISON A PARIS rue de Cléry, 48. Mise à prix 10,000 francs.
S'adresser à Me Passion, avoué à Paris, rue de Rivoli, 53.

Adjudication à Saint-Maur-des-Fossés (Seine), en l'étude de Me Braun, notaire, le dimanche 28 octobre 1900, à 1 heure, d'une **PROPRIÉTÉ** au Parc St-Maur, quai du Parc, n° 8, et d'un **TERRAIN** avenue de l'Echo, 73. M. à prix : propriété 12,000 f.; terrain 4,000 f. S'adresser audit Me Braun, notaire au Parc-Saint-Maur, 12, rue de la Station.

Etude Mes Boccaccio, av., à Albertville (Savoie) et Brault, not., à Neuilly (Seine). Adj. 29 octobre 1900, 2 h. Et. de Me Brault. **MAISON** à Neuilly, 27, rue Sablonville. Rev. 5,980 fr. M. à p. 55,000 fr. S'ad. aux avoué et notaire.

MAISON r. Croix-Nivert, 12 ; 221m. R. b. 3,140 f. M. à p. 25,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 23 octobre. Me Bourdel, not, 30, r. Beuret.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 24 octobre 1900.
MAISON A PARIS rue Michel-Bizot, 53. Revenu brut env. 14,585 fr.
Mise à prix : 200,000 francs.
S'adresser aux avoués Mes Moreau, 23, rue des Mathurins, et Thorel, 4, rue de la Paix.

PROPTE à Beuzeval-Houlgate (Calvados), rue du Marché. Libre location. Ce 266m. M. à prix 20,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 9 octobre. S'ad. à Me Motel, not. à Paris, 19, bd Courcelles.

MEMENTO DE LA SEMAINE

Samedi 13 octobre. — A Levallois-Perret, ouverture de la cinquième exposition organisée par la Société des artistes.

A Paris, réunion du congrès annuel de l'Union vélocipédique de France.

Courses de chevaux à Auteuil.

Dimanche 14. — Elections au conseil général dans les cantons de Riom et Ambert. — Elections au conseil d'arrondissement dans les cantons de Riom-est et Mehun (Cher).

A Angers, inauguration du monument élevé à la mémoire du peintre Jules Lenepveu.

Au Teil (Ardèche), fête à l'occasion de l'inauguration des fontaines de cette ville, sous la présidence du ministre des Travaux publics.

A Saulieu (Côte-d'Or), inauguration du monument élevé à la mémoire de M. Bizouard-Bert, ancien député, dans le cimetière de cette ville.

A Mayenne, fêtes religieuses, en présence du nonce apostolique, à l'occasion de l'érection en basilique de l'église Notre-Dame.

A Steenwerck (Nord), consécration de la nouvelle église, en présence de l'archevêque de Cambrai.

Remise d'un drapeau à la section des Vétérans des Armées de terre et de mer de Courdemanche (Sarthe), sous la présidence de M. Cavaignac, député, et à la section du Vésinet (Seine-et-Oise).

A l'Exposition, concours temporaire de raisins de cuve.

A Authon (Eure-et-Loir), concours organisé par le comice agricole de Nogent-le-Rotrou, sous la présidence de M. Deschanel, président de la Chambre des députés.

Courses de chevaux à Longchamp.

Lundi 15. — Dans chaque préfecture épreuves écrites du concours ouvert pour l'obtention des bourses commerciales de séjour à l'étranger.

Concours pour un emploi de chef de clinique obstétricale et gynécologique à l'école de plein exercice de médecine et de pharmacie de Rennes.

A la préfecture de l'Yonne, examen d'admissibilité à l'emploi d'agent voyer cantonal et d'agent secondaire dans le département.

A Alais, inauguration du pont du Miatet, sous la présidence du ministre des Travaux publics.

A Brest, inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats et marins morts pour la patrie.

A Marseille, dans la salle des fêtes de la Bibliothèque, ouverture de la onzième exposition de l'Association des artistes marseillais.

Ouverture de la session d'examens pour l'obtention des brevets de capacité (brevet supérieur, départements et Algérie, aspirants).

Tirages à lots : Ville de Paris 1869 (200,000 fr.); Ville de Marseille 1877 (100,000 fr.); Ville de Lyon 1880 (25,000 fr.); Bons de l'Exposition 1889 (50,000 fr.); Obligations Panama (250,000 fr.).

Courses de chevaux à Vincennes (plates).

Mardi 16. — A la Sainte-Chapelle, célébration de la Messe rouge, à l'occasion de la rentrée des Cours et tribunaux.

A l'Exposition, fête des Vendanges.

Courses de chevaux à Maisons-Laffitte.

Mercredi 17. — Inauguration du monument du compositeur Chopin, dans le jardin du Luxembourg.

Ouverture d'un concours à l'école vétérinaire d'Alfort, pour la nomination d'un répétiteur chef de travaux et d'un répétiteur auxiliaire.

Pèlerinage à Paray-le-Monial, sous la présidence de Mgr Perraud, évêque d'Autun; panégyrique prononcé par Mgr Touchet, évêque d'Orléans.

Courses de chevaux à Colombes.

Jeudi 18. — Au Palais du Trocadéro, solennité artistique organisée par le comité de l'Association des artistes dramatiques.

Courses de chevaux à Longchamp.

Vendredi 19. — Au cimetière de Picpus, manifestation des Américains sur la tombe de Lafayette, à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Yorktown (1781).

Réunion à Paris d'un congrès de la chanson.

Courses de chevaux à Saint-Ouen.

Prochains mariages. — M. Febvre, secrétaire général de la préfecture d'Alençon, avec Mme Rebour. — M. Peyronton Laffon de Ladébat, commis principal des douanes, avec Mlle Madeleine Rendu, fille du trésorier des Invalides de la Marine, à Cherbourg. — M. Picquet, ingénieur des chemins de fer du Nord, avec Mlle Thérèse d'Aurignac. — M. Bressonnet, capitaine au 110e régiment d'infanterie, avec Mlle Marie Daridan. — M. de Masin, lieutenant de cavalerie, avec Mlle Yvonne Jurien de la Gravière. — M. Chauvin, rédacteur au ministère des Finances, avec Mlle Madeleine Jaget. — M. Hardoin, avocat à la Cour d'appel, avec Mlle Marie Porteu.

PETIT COURRIER DES THÉATRES

Spectacles du samedi 13 octobre. — Opéra : *Samson et Dalila, l'Etoile.* — Opéra-Comique : *Le Rêve.* — Comédie-Française : *La Conscience de l'enfant.* — Odéon : *L'Arlésienne.*

Tous les soirs : Odéon : *L'Arlésienne.* — Théâtre Sarah-Bernhardt : *L'Aiglon.* — Châtelet : *La Poudre de Perlinpinpin.* — Palais-Royal : *Coralie et le Dindon*, une semaine, alternativement. — Vaudeville : *Madame Sans-Gêne.* — Nouveautés : *La Dame de chez Maxim.* — Bouffes : *L'Enfant Prodigue, Pomme d'Api.* — Variétés : *Le Carnet du Diable.* — Gymnase : *Les Surprises du divorce.* — Gaîté : *Rip.* — Renaissance : *Mam'zelle Carabin.* — Porte-Saint-Martin : *Cyrano de Bergerac.* — Ambigu : *Les Deux Gosses.* — Cluny : *Trois Femme pour un Mari.* — Athénée : *Les Demi-Vierges.* — Nouveau-Cirque : *La Chasse au sanglier.*

ECHECS

AVIS IMPORTANT. — Nous prions MM. les amateurs d'adresser les solutions et toutes les communications relatives aux échecs, à M. Rosenthal, rue du Marché, villa Méquillet, 12, à Neuilly (Seine).

PROBLÈME N° 1837

Par M. Feigl, à Vienne (Autriche)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1833.

BLANCS	NOIRS
1 F 3 TR	1 D 5 C éch
2 F pr D mat	Si 1 D pr F
2 T pr D mat	Si 1 R pr C
2 D 8 TR mat	Si 1 T joue
2 F 4 C mat	

SOLUTIONS JUSTES

Nos 1832 à 1833. — MM. J. Longueneau; Dr O. D. Johnton Ch. Scour, à Landerneau; Dervé, à Puteaux; A. Gouyer; G. Guyard; Mme M. Déjardins; les Amateurs du Grand Café de la Gaîté Montparnasse; les Amateurs du Grand Cercle des Echecs de Paris; Carl Francke, à Hambourg (Allemagne); Cercle conservateur, à l'Isle-sur-le Doubs; E. Wallet; A. Bregas, à Marseille; Bourdin, à Nantes; Cercle des Echecs, à Reims; Louis de Bellerive, à Montauban; Croze, à Marseille; Emile Frau, à Lyon; Simon et Etienne, à Préaux; Dr Faure Favier, à Firminy; A. de Quillacq; Viellard; Frédéric Audap; Nouveau Cercle, à Lille; les Amateurs du Cercle de la Régence, à Marseille; Grand Cercle du Progrès, à Angers; F. Aune, à Alger; Meursius, à Bruxelles; Jules Pitard, receveur des asiles de Saint-Venant, Pas-de-Calais; E. Valay; V. Verse, à Toulon; Rié; H. Dérue; Brasserie suisse, à Marseille; Café Pe que, Salles d'Aude; Coutelier; comte de Roquette-Buisson; Léon Guinet à Lyon; Lubrano, à Marseille; S. Asch, à Bruxelles; Café Russe, à Roubaix; Cercle Philidor; Café du Globe, à Paris; Cercle artistique, à Montpellier; Cercle du Panthéon, à Marseille; Cercle militaire, à Paris; L'Echiquier du Nord; E. Lelorrain, à Lyon; Jean Bertoud, à Montpellier; Dr Louis Marion, au Havre; Ribes Guiraud; Cercle Militaire, à Rouen; Cap. Auclaire, à Clermont-Ferrand; Bonhomme, à Montpellier; Cercle Rouennais des Echecs; Café de l'Univers, à Toulon; Ed. Rouyer; Les Amateurs du Café Terminus (cour de Rome), à Paris; Marin, à Marseille; A. Ludwig (Alsace); L. Mans; H. J. Braudreth, à Alger; Henri Pitrat, à Givors; Ern. Singer; Cercle Colonial, à Saigon; Cercle du Commerce, à Beaune; Café de la paix, à Toulouse; Portal, à Rosny-sous-Bois; Cercle des Echecs, à Gênes (Italie); Fernand Pézard; J.A. Fresco, à Angers; Henry Coviaux, à Bonneveine; Cercle musical, à Aix; Albert Forti, à Marseille; H. de Lyda, à Arignac (Ariège); A. Musard, Café du Cantie, à Arlac; Café National, à Fontenay-le-Comte; J. Carr, à Göttingen (Allemagne); L. Lartique, à Pau; Adolphe Follerr, à Baden, près Vienne (Autriche); F. Coulais, à Fontenay-le-Comte (Vendée); Oscar, à Cognac; Cercle Fraconard, à Grasse; Café Louis, à Paris; Grand Café Glacier, à Marseille; L. Charpentier, à Etampes; Georges Spillmann; Germain Fabre, à Bassan; J. Dauflous, à Guise; Café Hügel, à Toulouse; Cercle des Echecs du Druidjura, à Michelet; Café de la Paix, à Valenciennes; de Madrazzo; de Mellot, à Baja; G. Pavesi; Félix Larcade; K Crouzat, à Fontenay-le-Comté; Paquebot « La Touraine ».

PARTIE N° 812.

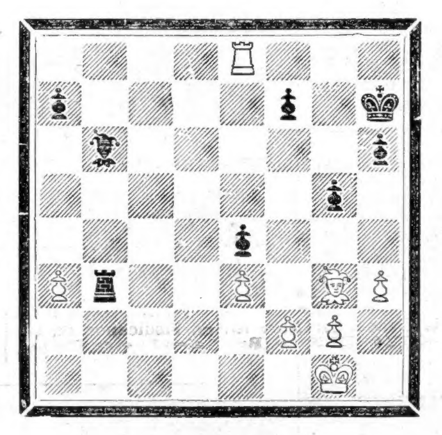
Jouée récemment dans le tournoi international, au Grand Cercle et Cercle des Echecs de Paris, entre MM. Marshall et Schlechter.

Gambit de la Dame refusé.

BLANCS M. Marshall.	NOIRS M. Schlechter.
1 P 4 D	1 P 4 D
2 P 4 FD	2 P 3 R
3 C 3 FD	3 P 4 FD (a)
4 P pr PD	4 PR pr P
5 P pr P	5 C 3 FR
6 F 5 CR (b)	6 F pr P
7 P 3 R (c)	7 F 3 R
8 C 3 FR	8 C 3 FD
9 T 1 FD	9 Roq
10 F 3 D	10 F 2 R
11 Roq	11 D 3 CD
12 P 3 TR	12 TD 1 FD (d)
13 C 4 TD	13 D 4 TD
14 P 3 TD	14 C 4 R (e)
15 C pr C	15 T pr T
16 D pr T	16 D pr C
17 D 7 FD	17 F 1 D
18 D pr PC	18 P 3 TR
19 F 4 FR	19 F 3 CD
20 D 6 FD	20 D 6 CD
21 D 2 FD	21 D pr D
22 F pr D	22 T 1 FD
23 F 3 D	23 P 4 CR
24 F 3 CR (f)	24 C 5 R
25 F pr C	25 P pr F
26 T 1 D	26 T 7 FD
27 C 7 D	27 F pr C
28 T pr F	28 T pr PC
29 T 7 R	29 T 6 CD
30 T 8 R éch	30 R 2 TR

Position après le 30e coup des noirs.

NOIRS



BLANCS

31 F 5 R (g)	31 T 8 TD éch (h)
32 R 2 TR	32 T 4 CD
33 F 3 FD (i)	33 T 6 CD
34 F 5 R	34 T 4 CD
35 T 8 TR éch	35 R 3 CR
36 T 8 CR éch	36 R 4 FR
37 F 7 CR	37 P 4 TR
38 P 3 CR	38 T 4 D
39 T 8 R	39 P 3 FR
40 F 8 FR	

Partie nulle.

NOTES

(*a*) Le coup usuel est 3 — C 3 FR etc. Pour la suite de cette variante voir nos analyses précédemment données sur ce début.

(*b*) Si 6 P 4 CD — P 4 TD etc mieux. Et si 6 P 4 R — P 5 D etc. mieux.

(*c*) Si 7 F pr C — D pr F 8 P 3 R — F 3 R 9 F 5 CD éch — C 3 FD 10 CR 2 R — Roq TR 11 Roq — TD 1 D etc. au moins partie égale.

(*d*) Si 12 — D pr PC 13 C 5 CD — D 5 CD (si 13 — D pr PT 14 T 1 TD — D 7 CD 15 D 4 TD etc. mieux) 14 C 7 FD — TD 1 CD 15 F 4 FR etc. mieux.

(*e*) Nous aurions préféré 14 — P 3 TR 15 P 4 CD — D 1 D etc.

(*f*) 24 F 2 TR — C 5 R 25 T 1 D suivi de R 1 FR valait mieux.

(*g*) Bien joué. Si 31 T pr P — T pr PT suivi de P 4 TD etc. mieux.

(*h*) Si 31 — T pr PT 32 P 4 CR — T 4 TD 33 T 8 TR éch — R 3 CR 34 T 8 CR éch — R 2 TR 35 T 7 CR éch etc. et gagnent.

(*i*) Il est évident que si 33 P 4 CR — T pr F 34 T pr T — F 2 FD etc. et gagnent.

S. Rosenthal.

Chronique sportive

Décidément il suffit d'annoncer que l'hiver est proche pour voir revenir les beaux jours. Voici en effet que la seconde semaine d'octobre, plutôt mauvaise d'habitude, commence par une température digne de mai, le joli mois. Le vent s'est calmé, Phœbus brille dans un azur immaculé, les oiseaux reprennent leurs concerts; les branches reverdissent au lieu de se dorer et... les cyclistes, chauffeurs et autres amateurs de plein air exultent.

Ce temps est aussi le bienvenu des vélodromes qui, loin d'annoncer la fermeture, nous promettent de sensationnelles réunions dominicales. Elles ne le sont pas toujours, sensationnelles, ces réunions, il faut l'avouer ; de temps en temps cependant elles méritent ce titre. Exemple : Celle de dimanche dernier, au Parc des Princes. Le programme comportait ce jour-là, entre autres épreuves plus ou moins ternes, une course de motocycles de vingt kilomètres et un match, très attendu, mettant aux prises Jacquelin, champion de France et champion du Monde, Cooper, champion d'Amérique et Meyers, champion de Hollande et vainqueur du Grand Prix cycliste de l'Exposition.

La course de motocycles fut ce qu'elle devait être avec les engins actuellement employés par les princes de la carburation, développant 10 à 12 chevaux de force. A voir ces hommes merveilleux d'audace et de sang-froid aborder les virages à des allures de 70 et 75 kilomètres à l'heure, on ne peut réprimer un frisson qui vous descend le long de la colonne vertébrale. C'est admirable, mais vraiment bien dangereux sur une piste ne se prêtant pas à de semblables vitesses.

Demester s'est classé premier, Loste second. Temps 20 kilomètres, 16' 52".

Le match à trois qui venait ensuite, fut un des plus beaux du genre.

Jacquelin, notre populaire coureur, s'y est couvert de gloire.

Trois fois dans les trois manches il a triomphé. La première, par vitesse pure, la seconde par tactique, la troisième par... dédain de ses adversaires, parce qu'il a voulu.

Jacquelin fut, ce dernier dimanche, un second Zimmermann.

Dans la première manche, les trois hommes partirent ensemble progressivement dès la cloche, Jacquelin gagna de près d'une longueur; Cooper second, Meyers bon troisième.

Dans la seconde, sur une tentative de « sur place » au dernier virage, Jacquelin démarra, fonçant à la corde, gagnant fort aisément; Cooper second, Meyers troisième.

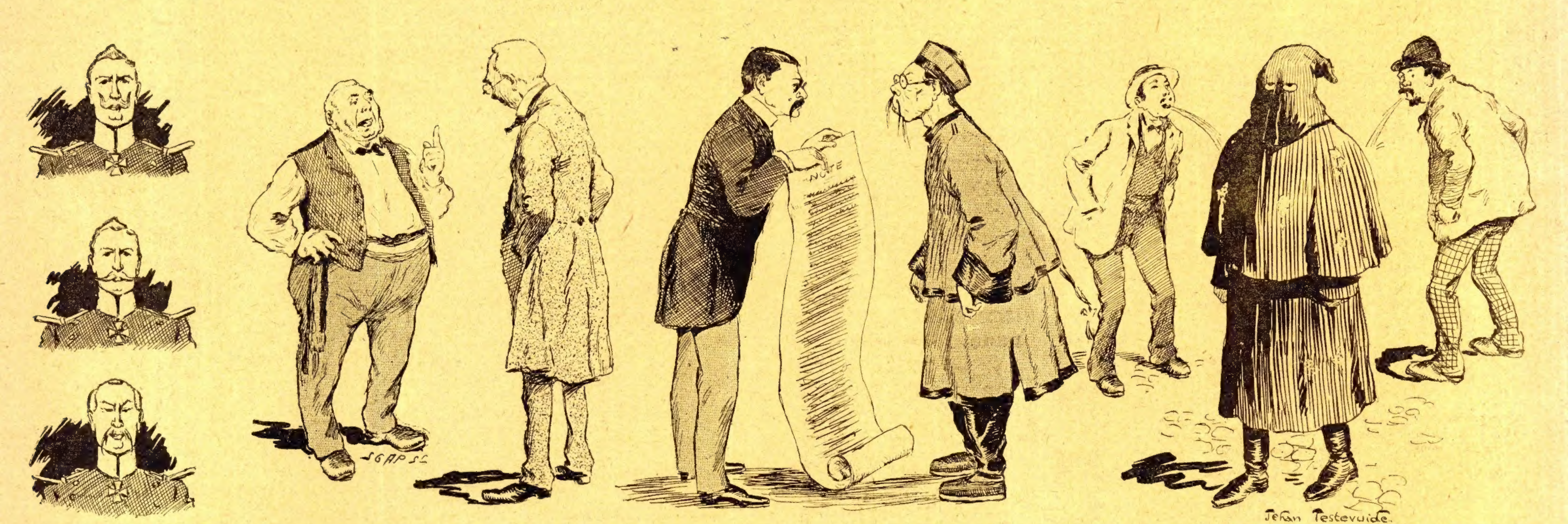
Dans la troisième, après avoir mené le train, Jacquelin démarra 500 mètres avant la fin, s'arrêta, redémarra 100 mètres plus loin, s'arrêta encore, puis finalement, à l'entrée de la ligne d'arrivée... laissa ses deux adversaires sur place et gagna de ce qu'il voulut, relevé, les mains au milieu du guidon. Cooper encore second, Meyers encore troisième. Ces deux excellents coureurs en étaient littéralement « baba ».

Il nous resterait maintenant à décrire l'enthousiasme du public. C'est impossible. Il envahit la pelouse, alla chercher Jacquelin au haut du dernier virage, l'embrassa, le porta en triomphe, l'étouffa, au bruit formidable de milliers de : « Vive Jacquelin ! » Du délire et de la folie...

Et pour terminer, un tuyau : Les épreuves sportives seront cet hiver plus nombreuses que nous ne le pensions la semaine dernière. On annonce, en effet, qu'un vélodrome d'hiver ouvrira ses portes, en plein Paris, dans le cours du mois prochain. Nous en reparlerons.

Auguste Wimille.

La Revue Comique, par Jehan Testevuide



Nouvelle sensationnelle. Guillaume change l'orientation de sa moustache, aujourd'hui pour faire les yeux doux à la France... demain, pour faire la paix avec la Chine

— Permettez, Mossieu, permettez, si Bazeilles qui n'a que quelques milliers d'habitants reçoit la croix de la Légion d'honneur, que donnera-t-on à une commune de 20,000 âmes, comme la mienne... le grand cordon ? ? ?

— Peuh ! je ne la trouve pas si chouette que ça, votre *note*, mon brave homme.

— C'est peut-être parce que vous allez avoir la payer !

Il est fortement question en haut lieu de décorer M. Alphonse Allais pour sa sensationnelle invention de l'*Agent-crachoir!*

LE PARC DE LA FAISANDERIE

A ABLON, Seine-et-Oise (gare du quai d'Orsay)

UN PLACEMENT DE PÈRE DE FAMILLE

On a bien souvent abusé de ce titre pour lancer de fallacieuses entreprises, mais il n'en est vraiment pas qui convienne mieux à un simple exposé des résultats déjà obtenus au Parc de la Faisanderie et surtout de ceux que l'examen des faits permet de prévoir.

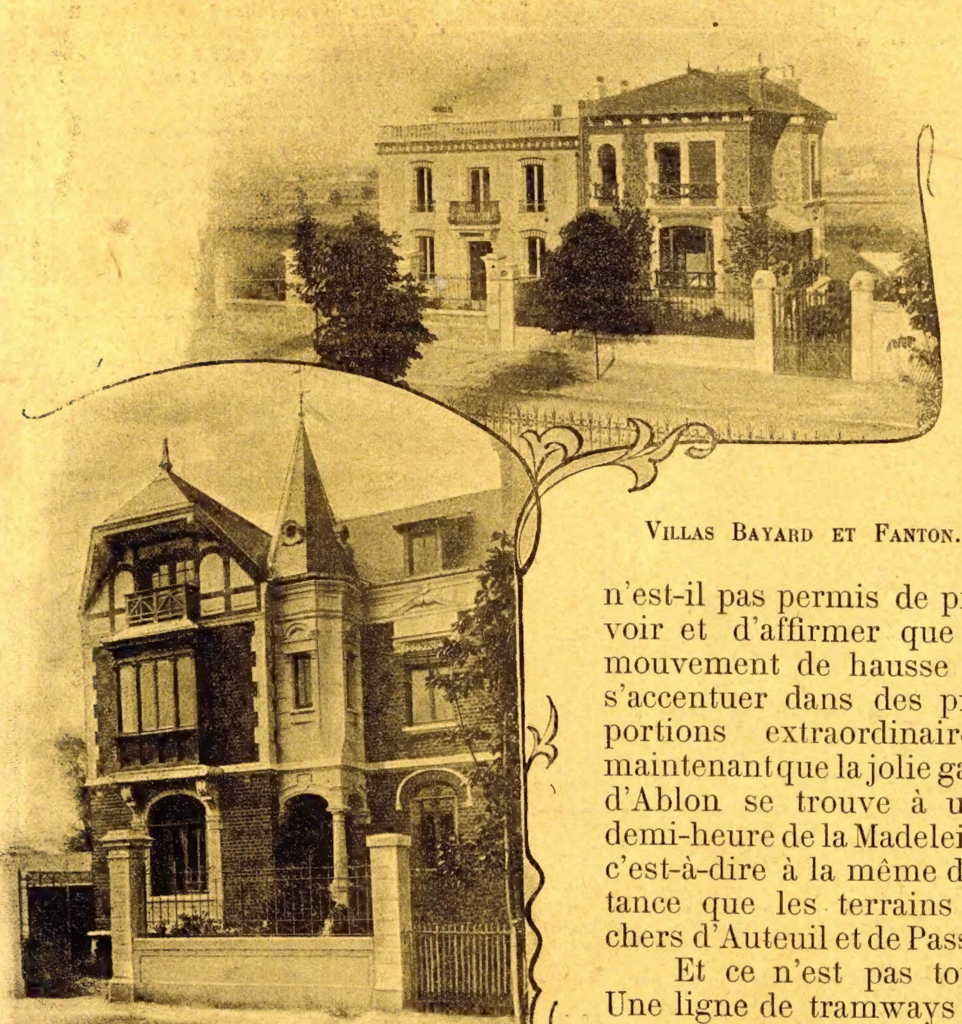
On sait que l'attention du public a été appelée, il y a quelques mois déjà sur ce site admirable, à deux pas de la Seine encore pure, à proximité de la forêt de Sénart et de la vallée de l'Orge et où l'on peut s'offrir tous les plaisirs de la chasse, de la pêche, du canotage et de la promenade.



VILLA LAMBELIN.

Le public a répondu à l'appel qui lui était adressé ; il s'est souvenu que l'origine de grosses fortunes bien connues est l'acquisition de terrains avant la hausse des prix ; il a acheté des terrains au Parc de la Faisanderie, et bâti déjà un grand nombre de coquettes villas et de belles maisons dont nous représentons ici quelques vues photographiques ; il n'a pas eu tort car la plus-value certaine qui ne pouvait manquer de se produire est venue augmenter la valeur de ces terrains et de ces maisons et a fait de ces acquisitions la plus heureuse spéculation.

Or si de tels résultats ont été obtenus avec une gare presque inaccessible, — la lointaine gare d'Orléans, — dans un pays où les moyens de communication n'existaient pour ainsi dire qu'à l'état rudimentaire, n'est-il pas permis de prévoir et d'affirmer que le mouvement de hausse va s'accentuer dans des proportions extraordinaires, maintenant que la jolie gare d'Ablon se trouve à une demi-heure de la Madeleine c'est-à-dire à la même distance que les terrains si chers d'Auteuil et de Passy.

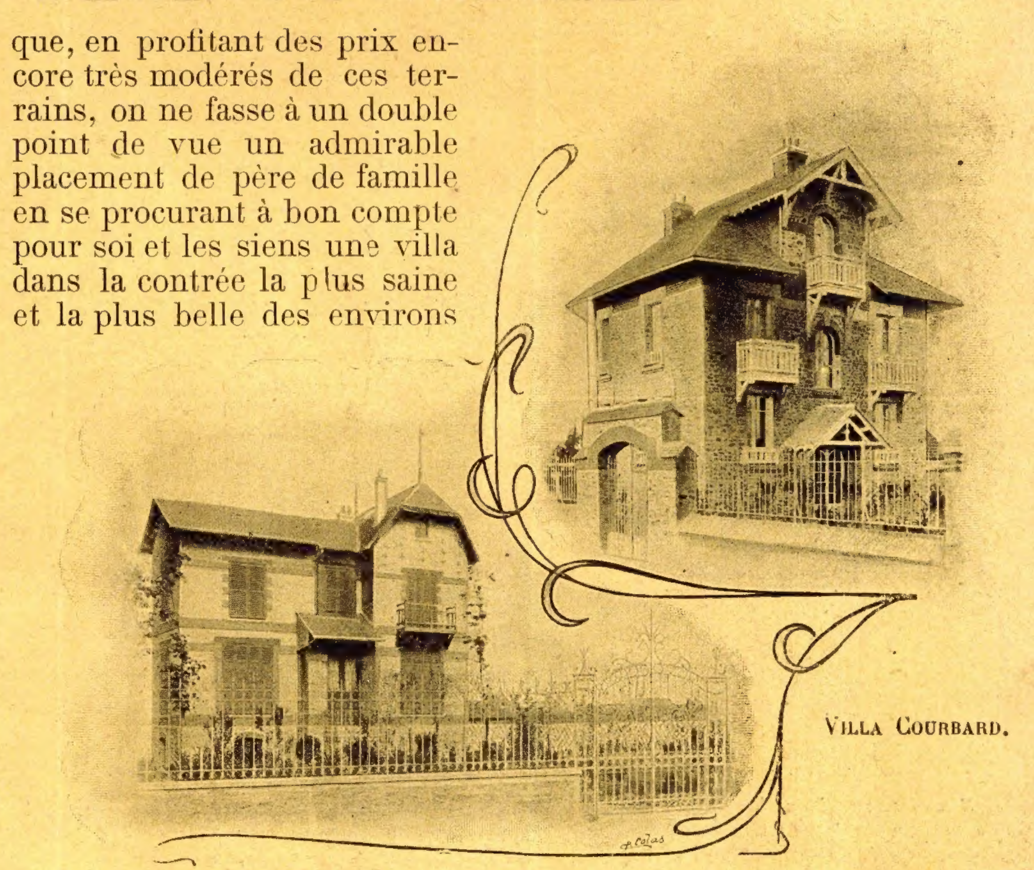


VILLAS BAYARD ET FANTON.

VILLA DELARUE.

Et ce n'est pas tout. Une ligne de tramways va prochainement traverser le Parc de la Faisanderie pour aboutir au centre de Paris!

Dans ces conditions, il n'y a pas de doute que la banlieue d'Orléans ne soit destinée à une fortune certaine et rapide et que, en profitant des prix encore très modérés de ces terrains, on ne fasse à un double point de vue un admirable placement de père de famille en se procurant à bon compte pour soi et les siens une villa dans la contrée la plus saine et la plus belle des environs de Paris, et en s'assurant les bénéfices certains d'une spéculation sans risques, étant donné surtout qu'on peut encore acquérir du terrain depuis 5 francs le mètre, net de tous frais.

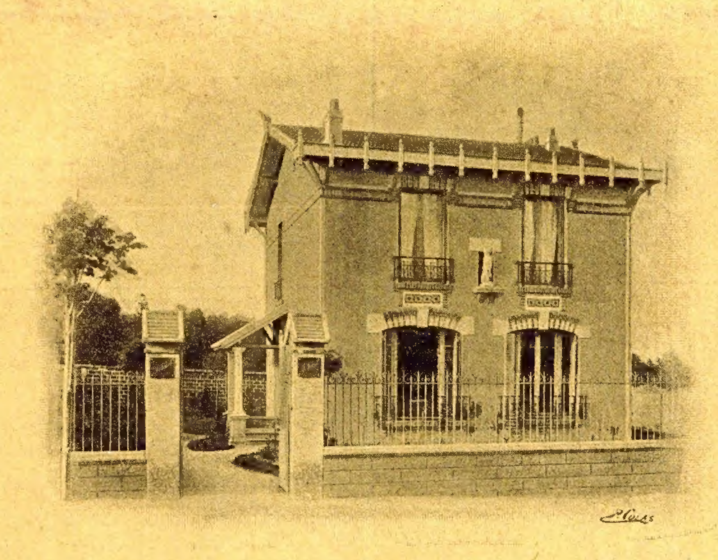


VILLA COURBARD.

VILLA DES LILAS.

La Société du Parc de la Faisanderie fournit gratuitement les plans et tous les renseignements désirables à ses bureaux, 61, rue des Petits-Champs, téléphone 213-32, ou sur place au Parc de la Faisanderie, gare d'Ablon.

A. M.



VILLA BOUDRY ET MERCIER.



AVENUE BÉATRICE, A VOL D'OISEAU (VILLA MOLNIE).

Paris. — Imprimerie R. [illegible], 11, quai Voltaire.